

PIERRE SAUREL

Payé pour tuer



BeQ

Pierre Saurel

Le Manchot # 23

Payé pour tuer

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 426 : version 1.0

Payé pour tuer

Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique, 1983.

Collection Le Manchot

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Étrange comportement

Yamata, la jolie Japonaise, décrocha le récepteur de l'appareil téléphonique d'un geste machinal.

– Agence de détectives privés, Robert Dumont, « Le Manchot ».

– Vous a-t-on dit, mademoiselle que vous aviez une voix adorable ? On croirait entendre une musique au bout du fil.

– Monsieur, s'il vous plaît...

– Si vous êtes aussi jolie que votre voix l'est, je suis ridicule d'avoir téléphoné. J'aurais dû me présenter à votre agence. J'aurais eu le grand plaisir...

Yamata avait rougi légèrement. Un compliment, provenant d'un admirateur inconnu,

touche toujours la corde de la vanité. Mais trop, c'est trop et, perdant patience, l'amie de Michel Beaulac, l'assistant du Manchot, raccrocha le récepteur. Quelques instants plus tard, la sonnerie se faisait entendre de nouveau.

Yamata récita la phrase habituelle. Elle reconnut immédiatement la voix de son admirateur anonyme.

– Je m'excuse, mademoiselle, je ne voulais pas vous offusquer, mais quand quelque chose me plaît, je le dis toujours. On peut me reconnaître bien des défauts, mais je ne suis pas menteur.

– Monsieur, je vous en prie, nous sommes débordés de travail et...

– Quand vous vous emportez, c'est encore plus charmant. J'aimerais parler à monsieur Robert Dumont.

– Il est très occupé en ce moment. Mais je puis vous passer son assistant, Michel Beaulac.

L'homme parut froissé :

– Mademoiselle, je vous en prie. Je déteste

parler aux adjoints. C'est monsieur Dumont lui-même que j'ai demandé. Alors, s'il vous plaît, passez-le-moi. Mon temps est excessivement précieux.

– Pour l'instant, c'est impossible. Laissez-moi votre nom, votre numéro de téléphone et monsieur Dumont vous rappellera le plus tôt possible.

– S'il peut le faire assez rapidement, je serai à mon studio de massage pour une trentaine de minutes encore. Mon nom est Yves Linard. Vous direz à monsieur Dumont que c'est excessivement urgent.

– Je lui fais le message, monsieur.

Yamata raccrocha, se leva de son siège, se retourna et ouvrit le tiroir du classeur qui se trouvait à sa gauche.

– Linard... Linard... non, il n'y a rien. C'est un nouveau client.

Et sitôt que Robert Dumont eut fait sortir le visiteur qui se trouvait dans son bureau, Yamata s'empressa de lui transmettre le message.

*

L'homme au corps d'Adonis était étendu sur le dos sur un banc et il soulevait des poids. On pouvait voir ses muscles se raidir. La sueur coulait partout sur son corps.

– Ouf, c'est suffisant.

Du revers de sa main droite, il replaça quelques mèches de cheveux frisés qui lui tombaient sur le front. Ses cheveux étaient blonds, mais leur teinte dorée n'était pas criarde. Elle était différente de celle de certaines dames qui fréquentent assidûment les salons de beauté.

Quelques secondes plus tard, il s'installait dans le bain turc. Son voisin de cabine dont la tête émergeait d'une serviette, lui demanda :

– Tu trouves pas que c'est trop, Linard ? Avec ta culture physique, il me semble que tu transpires suffisamment.

– J'ai deux livres à perdre. La nuit dernière, Irène a remarqué que j'avais un peu de graisse et,

samedi dernier, Maryse m'avait dit la même chose. Alors, pour plaire à ces demoiselles, faut faire des sacrifices.

L'autre soupira :

– T'es chanceux, toi. Tu sais t'y prendre avec les femmes. Moi, quand j'en vois une qui me plaît, je bégaye, je ne sais plus quoi faire.

Linard éclata de rire.

– Mais ne dis rien, mon vieux. Joue l'homme mystérieux, les femmes adorent le mystère. Ne t'intéresse pas à celle qui te plaît. Bien au contraire, montre-toi indifférent. Moi, je les laisse venir, je ne bouge jamais le petit doigt. Et elles se mettent à tourner comme des mouches autour d'un papier collant. Je n'ai qu'à avancer la main et à saisir celle qui me plaît le plus.

« Si j'étais beau gars comme lui, je n'aurais pas de problème », pensa son voisin.

Lorsque Yves Linard sortit de sa cabine, le corps luisant comme s'il s'était plongé dans un bain d'huile, entièrement nu, il se dirigea vers la piscine. Il marchait lentement, sachant bien que

tous les yeux des autres clients étaient rivés sur lui.

On détestait Linard. Il se montrait d'une supériorité agaçante, mais en même temps on l'admirait. Comme beau gars, il était difficile de trouver mieux.

Il plongea dans la piscine et nagea avec vigueur puis, pour se reposer, il fit la planche. Sur le bord de la piscine, deux hommes causaient à voix basse, mais comme c'était aussi silencieux qu'à la morgue, Linard put entendre chacune des paroles prononcées.

– Pour un gars marié, il ne se gêne pas pour tromper sa femme. Je me suis laissé dire qu'il ne couchait jamais deux fois avec la même femme, qu'il changeait de maîtresse aussi souvent qu'on se brosse les dents.

– Et sa femme ne dit rien ! Elle a bien trop peur qu'il ne lui revienne pas. Moi, en tout cas, je préfère ma vie à la sienne.

À ce moment-là, une voix cria :

– Linard, tu es demandé au téléphone.

Rapidement, l'homme sortit de la piscine, prit une serviette qui se trouvait sur un banc le long du mur et se l'enroula autour des reins.

– Depuis quand reçois-tu tes appels dans mon bureau ? lui demanda le gérant.

L'autre, d'un geste amical, lui passa la main dans les cheveux.

– Ça n'arrive pas tous les jours.

– En tout cas, si ça avait été une femme, je lui aurais coupé la ligne.

– Et tu aurais bien fait. Je suis tellement en demande que je ne peux même plus aller pisser en paix.

Et toujours en riant, il décrocha le récepteur.

– Allô ! Ici Yves Linard, qui me demande ?

– Je suis Robert Dumont. Vous m'avez téléphoné ?

– Oui, un instant.

Et se tournant vers le gérant, il lui demanda :

– Gerry, pourrais-tu me laisser seul..., c'est personnel.

Le gérant se leva d'un air maussade. Si le client avait été quelqu'un d'autre que Linard, il l'aurait tout simplement envoyé promener. Mais pour le studio, la clientèle de cet homme riche, de ce play-boy reconnu était excessivement importante. Aussi, il sortit du bureau et ferma la porte derrière lui.

– Je m'excuse de vous avoir fait attendre, monsieur Dumont. Il faudrait absolument que je vous rencontre. C'est très important et surtout, excessivement urgent.

– De quoi s'agit-il ?

– Je regrette mais je préfère ne pas en discuter au téléphone. Pour vous rassurer, monsieur Dumont, je suis Yves Linard, celui qui, il y a près de deux ans, a épousé Cécile De Laroche. Gontran De Laroche, ce nom vous dit quelque chose ? C'était mon beau-père.

– Évidemment, j'ai entendu parler de lui. Je me souviens également d'avoir lu quelques articles à votre sujet dans les journaux..., surtout les journaux à potins, à scandales.

– Que voulez-vous, monsieur Dumont, nous ne sommes pas tous détectives privés pour faire la manchette des quotidiens. Mais nous nous éloignons de notre sujet. J’aimerais vous voir demain avant-midi, disons vers onze heures trente.

Le Manchot eut un petit ton moqueur dans la voix.

– Tiens, je croyais que vous m’aviez dit que c’était très urgent.

– Ça l’est, oui, mais malheureusement, d’ici demain, je suis terriblement occupé. Je m’occupe d’une société immobilière, alors quand on a pris rendez-vous avec un client, il ne faut jamais le laisser tomber.

Au bout d’un moment, le Manchot décida :

– Bon, disons que je vous attends à onze heures trente. J’ai quelqu’un qui doit venir à onze heures. Il se peut que vous soyez obligé d’attendre.

– Ce sera un plaisir, monsieur Dumont. Votre secrétaire semble charmante.

– À demain, monsieur Linard.

Le Manchot avait répondu sèchement puis avait coupé la conversation en raccrochant le récepteur.

« Hum ! Il ne semble pas commode, songea Linard. Mais tout de même, quand je lui ai fait comprendre que j'avais une fortune entre les mains, il a tout de suite accepté le rendez-vous. Les hommes ne changeront jamais. La cupidité régnera toujours en maître sur le monde. »

Il sortit du bureau, remercia Gerry d'un signe de la main et fila vers le vestiaire pour se vêtir.

Il était d'un chic impeccable. Sa chemise avait été taillée sur mesure, il portait un complet du dernier cri et des souliers de sport qu'il importait spécialement d'Europe. Yves Linard était une véritable carte de mode.

Il passa près de quinze minutes devant le miroir, plaçant une à une ses boucles blondes et mettant une pointe de fond de teint pour effacer une ride qui semblait vouloir creuser un petit sillon près de l'œil droit.

« Il faudra que je me fasse donner un traitement au salon le plus tôt possible. »

Une voiture sport très excentrique de marque Camaro était stationnée non loin des studios de culture physique. De jeunes adolescents entouraient l'automobile.

– Allons, allons, éloignez-vous, fit Yves.

Deux jeunes filles étaient du nombre. Yves leur décocha un de ses sourires qui faisaient habituellement tomber les femmes en pâmoison.

– Puis-je vous conduire quelque part, mesdemoiselles ?

Les deux adolescentes n'osèrent pas répondre. Elles se regardèrent, rirent niaisement et s'éloignèrent rapidement en pensant qu'un type de cette classe ne pouvait s'intéresser à des étudiantes.

Linard fila en vitesse. Il se dirigea vers le centre-ville de la métropole. Il stationna sa voiture dans un garage situé sous un des gros buildings ; puis, sans plus attendre, il sortit sur la rue et héla un taxi.

« Espérons qu'il sera exact au rendez-vous. Heureusement, j'ai plus de deux heures d'avance. »

Il descendit de voiture près du boulevard Maisonneuve, non loin de la rue Saint-Laurent. Dans un effort inutile pour qu'on ne le reconnaisse pas, il mit une paire de lunettes teintées puis, marchant rapidement, la tête basse, il se dirigea vers la rue Sainte-Catherine.

Bientôt, il s'arrêtait devant la porte d'une vieille maison. On indiquait à l'entrée « Rooms to let ». L'affiche datait de plusieurs années et même les nouvelles lois concernant l'affichage en français n'avaient pu obliger le propriétaire à la changer.

Linard resta quelques instants devant la porte. Une fille entra, elle était suivie d'un homme qui marchait très rapidement. Le couple s'engouffra dans l'escalier et monta au second étage.

Yves grimpa à son tour. Il savait que le locateur serait occupé avec la prostituée et son client. Aussi, il passa rapidement, tout en montrant sa clef.

– J’ai ma chambre ici, dit-il en s’éloignant vers le fond du corridor.

Il ouvrit la dernière porte et se glissa dans la chambre. Il ferma la porte derrière lui et poussa un vieux verrou qui ne tenait plus au mur que par deux vis à peine solides.

« Maintenant, au travail, je n’ai pas de temps à perdre. »

Il enleva rapidement veston, cravate et chemise qu’il étendit précautionneusement sur le lit. De dessous le lit, il sortit une petite mallette qu’il ouvrit. Il y prit un miroir muni d’une lampe, un de ces miroirs-gadgets qui servent au maquillage des femmes. Délicatement, il l’installa sur la vieille table claudicante qui tenait encore debout parce qu’elle était appuyée au mur.

De sa mallette, Yves Linard sortit un petit sac de plastique dans lequel il y avait un bouchon de liège qu’il avait auparavant mis du temps à noircir en le brûlant à l’aide d’une allumette.

Il commença à se passer le bouchon dans les cheveux qui, immédiatement, devinrent presque

noirs, le blond qui restait encore paraissait gris. En moins de dix minutes, le jeune homme s'était transformé.

« Parfait pour les cheveux ; maintenant, la moustache. »

Il se colla sous le nez une moustache postiche qui lui cachait presque entièrement la lèvre supérieure. Il fit quelques grimaces afin de constater l'adhérence de la colle. Pour terminer son maquillage, se servant d'un crayon brun foncé, il élargit ses sourcils, se fit quelques rides dont il atténua les marques en se frottant le visage du bout des doigts.

« Si les petites me voyaient comme ça, elles m'aimeraient sûrement moins. »

Mais son travail n'était pas terminé, loin de là. Il changea de pantalons et enfila une vieille paire de jeans qui se trouvaient accrochés dans la garde-robe. Il passa ensuite une chemise à carreaux et en laissa le col ouvert. Enfin, il chaussa de vieilles bottines qu'il n'avait payées que deux dollars dans un magasin de l'Armée du Salut.

Il jeta un autre coup d'œil à sa montre, puis prit une décision radicale. Il enleva sa montre et les trois bagues qu'il portait aux doigts et mit le tout dans la petite mallette qu'il replaça sous le lit.

« Idiot que je suis, j'allais oublier ça. »

Juste avant de sortir, il endossa un veston défraîchi et beaucoup trop grand pour lui. C'est ainsi qu'Yves Linard, ce beau gars qui faisait tomber toutes les filles en pâmoison, aurait facilement pu passer pour un clochard.

Il longea le corridor et descendit l'escalier en vitesse avant que le concierge ne l'interpelle. Il avait amplement le temps de se rendre à son rendez-vous. Ce dernier avait été fixé dans un petit cabaret situé sur la rue Saint-Sulpice, derrière l'église Notre-Dame.

Dans ce quartier, des endroits passablement chics fréquentés par ceux qui aiment la bonne cuisine voisinaient avec des bouges où l'on ne rencontrait que des types à l'aspect louche ou encore, des marins fraîchement débarqués à la recherche d'aventures faciles.

Il entra dans une de ces petites boîtes où la plupart des clients têtent leur verre de bière pendant des heures à moins qu'un individu plus fortuné et esseulé n'engage la conversation et n'offre une nouvelle consommation.

Yves s'assit dans un coin. Il faisait si sombre dans ce cabaret qu'on avait peine à se diriger. Un colosse, à la chemise d'un blanc douteux dont les manches étaient retroussées jusqu'aux coudes, s'approcha.

– Qu'est-ce qu'on te sert ?

– Deux bières en fût.

Le colosse tendit la main. Il connaissait bien ses clients et préférait être payé d'avance. Yves mit la main dans sa poche et sortit un billet de cinq dollars. Sitôt, la mine du gros garçon changea. Il esquissa un large sourire.

– Ce ne sera pas long, monsieur. Je vous sers tout de suite.

Se retournant, il prit un plat de cacahuètes salées qui se trouvait sur une autre table et malgré les protestations des deux clients, il posa

l'assiette devant Linard. S'étant habitué à l'obscurité Yves suivit le garçon des yeux. Ce dernier prit deux verres qui se trouvaient sur une tablette et les essuya avec précaution avant de les remplir de bière. Rapidement, il revint à la table de Linard, l'essuya avec un torchon humide et plaça les verres devant son client. Puis, il lui remit la monnaie de son billet.

Linard donna un généreux pourboire.

– Mon prénom est Yves, dit-il. J'attends un gars du nom de Larry. Y a-t-il quelqu'un qui m'a demandé ?

Le colosse se retourna et demanda d'une voix de stentor :

– Y a-t-il un gars qui s'appelle Larry « icitte » ?

Et comme personne ne répondait, il se tourna vers Yves :

– Y est pas arrivé. Quand il entrera, je vous l'enverrai tout de suite.

Le garçon allait s'éloigner, mais Yves le rappela d'un signe de la main.

– Y a-t-il un endroit tranquille où l'on pourrait causer, sans risque d'être dérangés ?

Et tout en parlant, Linard faisait rouler un billet de deux dollars entre ses doigts.

– Ici, y a pas crainte, je peux vous placer dans un coin et je veillerai à ce qu'on vous ennuie pas.

– J'aimerais quelque chose d'encore plus privé.

Le colosse réfléchit, puis :

– Y a toujours le petit bureau du boss, là au fond. Il ne revient pas avant sept heures ce soir. Vous pouvez vous y installer si vous me promettez de ne rien déranger puis, surtout, de ne pas répondre au téléphone. S'il sonne, je m'en charge derrière le bar où il y a un autre appareil.

– Ce sera parfait. Je vous revaudrai ça.

Yves vida lentement ses deux verres tout en jetant un coup d'œil sur l'horloge électrique donnée gracieusement, quelques années plus tôt, par la brasserie Molson.

– C'est bien l'heure juste ? demanda-t-il au garçon lorsque ce dernier lui apporta deux autres

verres.

– Oui monsieur, elle ne perd pas une seconde.
Je la règle tous les matins.

Linard eut l'intention de lui demander.
« Pourquoi devez-vous la régler dans ce cas ? »
mais il haussa les épaules et laissa le solide
gaillard s'éloigner.

La porte principale venait de s'ouvrir laissant
entrer un client qui cadrerait mal avec ceux qui
avaient l'habitude de fréquenter l'endroit.

L'homme portait un complet d'un beige pâle,
beaucoup trop pâle en ce début d'hiver. Il avait
un court manteau de toile dont le collet était orné
d'une fourrure synthétique, une imitation de
vison sans doute. Le nouvel arrivant était resté
dans la porte et ses yeux cherchaient à percer
l'obscurité.

– Hé ! Ferme la porte, christ ! On gèle, cria
quelqu'un.

Le colosse s'avança en direction de l'inconnu.

– Vous cherchez quelqu'un ?

– Je suis Larry ! murmura l'autre d'une voix à

peine perceptible.

– On vous attend depuis quelques minutes. Vous et votre ami, je vais vous faire passer dans le bureau du patron. C'est plus tranquille pour causer.

Il fit un signe de la main à Yves qui se leva aussitôt. Le colosse lui cria :

– Laissez vos verres là, j'vous en emporterai deux autres.

Yves et Larry s'installèrent dans le bureau du patron. Le colosse apporta deux autres verres de bière à Linard, puis se tourna vers son visiteur.

– Et vous, la même chose ?

Le dénommé Larry répliqua sèchement :

– Je ne bois pas.

– Un verre d'eau, alors ?

– Si j'ai besoin de quelque chose, je te le ferai savoir. Va-t-en, ferme la porte et ne cherche pas à écouter. C'est un conseil que je te donne.

Impressionné par l'attitude froide du visiteur, le grand gaillard sortit et s'éloigna aussitôt. Quant

à Yves Linard, il ne s'était jamais senti aussi nerveux, c'était bien la première fois qu'il allait discuter affaire avec un assassin, un tueur à gages !

II

Le contrat

Yves Linard, mal à son aise, cherchait un moyen d'entamer la conversation. L'autre le dévisageait d'un regard fixe. Ses yeux étaient d'une dureté de roche. Ses lèvres n'affichaient pas l'ombre d'un sourire. Pour lui, le silence semblait être sa façon de traiter toute affaire.

– Vous ne buvez jamais ?

– Pourquoi ? Ça te dérange ?

Yves rit bêtement.

– Mon Dieu non, bien au contraire, j'aimerais être comme vous, mais je peux difficilement me passer d'alcool.

Larry avança la main et la posa sur le bras d'Yves.

– Écoute, la « tapette »...

Yves sursauta :

– Dites donc, je ne vous permets pas...

– T’as rien à me permettre. J’aime pas tes petites manières efféminées. Et puis, quand tu te poseras une moustache, pose-la droite. Quand tu te mets du noir dans les cheveux, mets-en partout. T’as l’air d’une bête puante !

En moins de quelques secondes, cet homme s’était rendu compte qu’Yves était déguisé et ça ne semblait pas plaire à l’étrange visiteur.

– Maintenant, accouche, fit froidement Larry. Moi, mon temps est précieux. J’ai pas une minute à perdre.

– C’est un ami qui m’a parlé de vous et...

– Je sais tout ça, je ne te demande pas de me conter ta vie. Avec moi, c’est franc, c’est net et c’est court. Mon prénom est Larry. Tu cherches pas à savoir qui je suis. D’ailleurs, j’habite pas le Québec. Tu me donnes les détails de ton affaire, je refuse ou j’accepte. Si je dis oui, tu craches et ensuite, tu ne cherches pas à me revoir. C’est simple ?

Yves prit lentement une gorgée de bière. Il commençait à se ressaisir. Cet homme cherchait à l'impressionner. Il ne devait pas s'en laisser imposer.

– Puisque c'est comme ça, fit le beau blond en cherchant à durcir sa voix, moi aussi j'aime les affaires rapides. Tu ne dois jamais oublier une chose. Le boss, c'est bibi, celui qui tient la poche, c'est moi. Tu fais ce que je vais te dire. Tu seras bien payé. Pas de questions. Tu ne cherches pas à savoir qui je suis. Tu obéis, un point, c'est tout. Si ça fait pas ton affaire, tu sacres ton camp. Tu n'es pas le seul gars avec qui je peux traiter, dis-toi bien ça. J'ai des amis excessivement puissants. Ils savent tous qui tu es. J'aimerais pas à porter plainte.

– Je ne te le conseille pas non plus, car ce serait la dernière fois que tu te ferais aller la gueule. Vas-y, je t'écoute. On a mis les cartes sur la table, je ne vois pas pourquoi on ne s'entendrait pas.

Yves Linard se pencha à l'avant.

– Demain, à onze heures, tu vas te rendre dans

un motel que j'aurai retenu et dont je t'aurai remis la clef. Une femme ira te rejoindre. Tu l'élimineras, de la façon que tu voudras. Tu sors du motel et tu disparais. Tu laisses le corps là. Je te paie la moitié tout de suite et le reste, une fois « la job » terminée. C'est tout.

Larry lentement se leva.

– Ça marche pas !

– Pourquoi ?

– Tout ce que je te demande, c'est de me montrer celle que tu veux faire disparaître. Je l'élimine à ma façon, pas à la tienne. Pas question que je me rende dans un motel.

– Pour quelles raisons ? Larry appuya les mains sur la table et se pencha vers Yves, le fixant dans les yeux.

– Tu ne m'as pas bien regardé, tu me prends pour un cave ? Qui me dit qu'une fois que je serai avec ta donzelle, tu n'appelleras pas la police ? On me prend la main dans le sac. Notre entrevue n'a jamais existé. Non seulement tu élimines quelqu'un qui te nuit, mais tu fais arrêter

l'assassin en même temps. La police refuse d'écouter mes balivernes. Je suis condamné et toi, tu jouis de ta liberté. Ton truc était bon, mais je ne marche pas.

Il se redressa. Mais prenant de plus en plus d'assurance, Yves se leva à son tour et se plaça directement devant Larry.

– Tu as complètement tort. Je te croyais intelligent, je me suis trompé.

Larry fit un geste d'impatience.

– T'énerve pas, continua Yves calmement. Il y a au moins deux personnes qui sont au courant de cette entrevue. Tout d'abord, celui qui a préparé le rendez-vous ici et, ensuite, le lourdaud qui agit comme garçon. Si je te faisais un coup bas, on me le ferait payer cher. Donc, pas question que je te tende un piège, penses-y deux secondes.

– J'aime pas ta face et j'aime pas ta façon d'agir. Éliminer quelqu'un dans un motel, c'est pas ma façon d'opérer. On peut me voir. Il y a trop de risques.

– T'es sûrement capable de prendre les

précautions nécessaires. Moi, j'ai préparé un plan de longue main et il faut qu'il soit exécuté de cette façon-là. J'ai de l'argent, je suis prêt à payer. Si tu refuses, on sera pas plus mauvais amis.

– Ça donne combien ?

Yves poussa un soupir de soulagement, glissa la main dans sa poche et immédiatement, Larry fit de même. Il était sûrement armé et prêt à dégainer rapidement.

Yves déposa une enveloppe sur la table.

– Tu peux compter. Il n'y a que des billets de vingt et de dix. Les numéros ne se suivent pas, les billets ne sont pas neufs...

Larry n'avait même pas touché à l'enveloppe.

– Combien y a-t-il ?

– Dix mille. Il y en aura autant...

Il ne put terminer sa phrase. Pour la première fois depuis le début de cet étrange face-à-face, Larry éclata d'un rire maladif, un rire malsain, un rire qui semblait le faire tordre de douleur.

Comme s'il avait de la difficulté à respirer, il se laissa tomber sur sa chaise et s'appuya la tête dans le creux de son bras, ses épaules étaient secouées par un tremblement convulsif. Yves ne semblait pas du tout impressionné par la comédie de son vis-à-vis. Enfin, Larry se leva. Il avait repris son air de mannequin de cire.

– Heureusement que j'avais certaines petites choses à régler à Montréal. Je n'aurai pas perdu entièrement mon temps.

Il ouvrit la porte du bureau.

– Adresse-toi à quelqu'un d'autre. Tant mieux si tes amis ont d'autres connaissances. Je sais qu'il n'y a jamais de chômage dans mon métier.

Il allait s'éloigner.

– Attends, fit brusquement Yves, ferme la porte, je ne veux pas qu'on nous écoute.

Larry obéit.

– C'est combien ?

– Tu me prends pour un enfant d'école ? Tu crois que je suis un assisté social ou encore que je crève de faim pour m'offrir ça ? J'aime pas qu'on

rie de moi, O.K. ?

– Combien ?

– Vingt-cinq mille.

Yves songea aussitôt : « Pourquoi faire un tel drame pour une différence de cinq mille ? »

Mais l'autre continuait en appuyant sur chaque mot.

– Payable comptant et un autre vingt-cinq une fois l'affaire terminée.

Yves réussit tant bien que mal à cacher son mouvement de surprise. Il était clair qu'il ne s'attendait pas à une telle somme et que Larry abusait de la situation.

– J'accepte, réussit-il à dire en avalant avec difficulté. Mais vous allez suivre mes directives. C'est à prendre ou à laisser.

Larry resta un moment immobile. Pas un muscle ne bougeait dans sa figure. Cet homme devait être un joueur de poker exceptionnel.

– Vous avez le vingt-cinq mille ?

Pour la première fois, il avait porté respect à

son interlocuteur. Le tueur changeait d'attitude. Il devenait un employé.

Lentement, Yves mit la main dans sa poche, sortit une liasse de billets.

– Il y a déjà dix mille dans l'enveloppe. Je vais être obligé de te donner des coupures de cent.

– Pas de différence.

Il compta cent cinquante billets de cent dollars.

– Vingt-cinq mille exactement, fit-il en plaçant la pile de billets sur l'enveloppe qui se trouvait sur la table.

Larry examina les billets, puis divisa le tout en petites liasses qu'il glissa dans différentes poches.

– Quand aurais-je la clef du motel ?

– Où puis-je te la laisser ? Larry n'hésita pas.

– Enveloppez-la dans du papier, placez-la dans une grande enveloppe et vous la remettrez à Lucien.

Il venait de commettre sa première erreur et il

s'en rendit compte lorsque Yves demanda :

– Qui est Lucien ?

Ce fut la seule fois où Larry pinça légèrement les lèvres.

– Tu le sais aussi bien que moi, c'est le colosse qui nous a servis. Je viendrai la prendre demain matin.

Yves tirait rapidement ses conclusions. Larry disait habiter hors du Québec, il faisait mine de ne connaître pratiquement personne dans la métropole et pourtant, il avait appelé le garçon par son prénom. Il avait donc menti, Il devait même être un habitué de la place.

Larry revient à la table, s'assit et déclara soudainement :

– Je ne comprends pas pour quelles raisons vous refusez d'accepter ma méthode. Je rencontre la personne que vous voulez faire disparaître. Je m'arrange pour qu'elle meure dans un simple accident. Pas d'enquête, pas de police, rien ; vous pourriez dormir sur vos deux oreilles. Votre méthode amènera une enquête. Je ne vous

connais pas mais vous serez sûrement questionné par les policiers.

– Ne vous inquiétez pas pour moi, j’ai tout prévu.

Larry réfléchissait rapidement. Pourquoi une telle mise en scène ? Pour quelles raisons son client ne voulait-il pas tout simplement faire disparaître sa victime ?

« Probable qu’il veut que quelqu’un d’autre soit accusé de meurtre. Il veut faire d’une pierre deux coups. »

Il n’était pas en faveur de cette méthode sachant fort bien qu’en voulant abattre trop de lièvres d’un seul coup de fusil, on risque de tous les manquer.

– Et la balance ? Je l’aurai sitôt le travail fait ? demanda-t-il.

– Quand j’en aurai la preuve, c’est-à-dire, quand les policiers auront découvert le cadavre. N’est-ce pas la plus belle preuve ?

Encore une fois, le tueur à gages protesta ;

– Oh non, je ne marche pas. Il serait trop

risqué de se rencontrer. Vous connaissez la victime, c'est sûr. La police voudra vous questionner, on vous surveillera probablement, on vous pistera et si jamais on se rend compte que vous prenez rendez-vous avec moi, eh bien, on tirera tout de suite les conclusions.

Cependant, Yves surprit encore le tueur en lui faisant comprendre qu'il avait tout prévu.

– Je dépose, dès demain matin, l'argent dans un coffret d'une station postale. Sitôt qu'on m'aura confirmé le décès de la femme tel que je l'ai demandé, je vous ferai parvenir la clef du coffret de la même façon que celle du motel, c'est-à-dire que je la donnerai à Lucien. Nous ne nous reverrons jamais.

Yves tendit la main à Larry qui se leva, mais sans poser le même geste. Comme il allait ouvrir la porte, il se retourna :

– Je ne donne jamais de chance, dit-il. Si jamais tu as l'idée de ne pas payer les autres vingt-cinq mille, tu sais ce qui t'attend ?

– Tu seras payé, je dépose l'argent demain

matin car lorsque la nouvelle se répandra, la police me retiendra peut-être pour interrogatoire et je ne veux pas te faire patienter. Un ami ira alors porter la clef à Lucien, mais il ignorera ce que contiendra l'enveloppe. Quant à moi, à l'heure où tu élimineras celle qui ira te rencontrer, je me créerai un alibi plus que parfait. À l'heure du crime, je serai dans les bureaux d'un homme dont on n'osera jamais mettre la parole en doute, un homme qui sera là pour m'aider.

– Qui ?

– Celui qu'on considère comme le meilleur des détectives privés, Robert Dumont, le Manchot !

III

Le Manchot refuse un client

Cécile Linard était sous la douche lorsqu'elle entendit le téléphone sonner. Rapidement, elle tourna les deux robinets, puis comme si elle craignait que quelqu'un l'aperçoive nue, même si elle était présentement seule dans la maison, elle enfila hâtivement sa robe de chambre en tissu éponge et, pieds nus, elle courut à l'appareil qui, pour la quatrième fois, faisait entendre sa sonnerie.

– Allô ! fit-elle en décrochant.

Elle cherchait à reprendre son souffle. Elle repoussa une mèche rebelle toute mouillée qui inondait sa figure.

– J'aimerais parler à madame Cécile Linard.

– C'est moi. Qui parle ?

Elle ne connaissait pas cette voix rauque, enrouée. D'ailleurs, son interlocuteur avait de la difficulté à se faire entendre.

– Peu importe qui je suis. J'appelle pour vous rendre un grand service.

– J'entends très mal, parlez plus fort, je vous prie.

– Impossible. Écoutez-moi, ne m'interrompez pas. Je vais parler lentement. Je sais des choses sur votre mari, j'ai des preuves et je suis prêt à vous les donner.

– Mais qui parle ?

Cette fois, la voix se fit beaucoup plus forte.

– Taisez-vous et écoutez.

Puis ce fut un murmure à peine perceptible.

– Ces informations valent une petite fortune. Si je m'en sers, un scandale éclatera. Si ces preuves sont entre vos mains, vous pourrez réduire votre mari à néant, en faire ce que vous voudrez.

– Mais je...

La voix la coupa rapidement.

– Je ne vous rappellerai pas, je ne vous fais cette offre qu’une seule fois. Demain, à onze heures quinze, je vous attends au motel Lounga, unité numéro sept. Le motel Lounga est situé sur le boulevard Taschereau, deux milles avant d’arriver à Laprairie. Vous venez seule. Si vous refusez, tant pis, le scandale qui éclatera éclaboussera la mémoire d’êtres que vous avez profondément aimés. Demain, onze heures quinze et seule.

Cécile aurait aimé poser des questions, mais déjà l’homme avait raccroché. Qui ça pouvait-il être ? Elle avait beau se creuser la cervelle, elle n’arrivait pas à mettre un nom sur cette voix. Non, c’était un inconnu.

Soudain, elle se rendit compte que le tapis était tout mouillé à ses pieds. Rapidement, elle retourna dans la salle de bain pour s’essuyer, mais ses gestes étaient machinaux. Elle avait l’esprit ailleurs.

Elle savait fort bien que son mari menait une vie passablement active, qu’il avait de

nombreuses petites amies, qu'on pouvait facilement le faire chanter.

Depuis quelques mois, elle songeait au divorce. Elle avait même consulté un avocat.

– Même si plusieurs personnes affirment avoir vu votre mari en compagnie d'autres femmes, madame, ça ne prouvera absolument rien. Tout le monde sait qu'Yves Linard adore les femmes. Mais de là à dire qu'il vous trompe, il faudrait des preuves. Si toutes les petites amies de votre mari viennent affirmer le contraire, on lui reprochera peut-être d'être volage, mais est-ce un crime ? Il faut que vous soyez sûre de vous. Autrement, Yves Linard pourrait lui-même entamer des procédures par la suite. C'est vous qui êtes riche, c'est vous qui possédez la fortune et on a déjà vu des hommes réussir à se faire verser une pension par leur épouse.

L'avocat lui avait conseillé d'engager un détective privé qui suivrait Linard et qui pourrait peut-être apporter les preuves flagrantes nécessaires.

Toutefois, Cécile avait répondu qu'elle ne

s'abaisserait pas à poser un tel geste. Or, voilà qu'on venait de lui affirmer au téléphone qu'on possédait ces preuves, qu'on était prêt à les lui donner.

« Mais pourquoi fait-on ça ? On n'a mentionné aucun prix, au contraire, on m'a laissé entendre qu'on me donnerait ces preuves. Probablement que, lors de l'entrevue, on exigera une forte somme. »

Elle n'aimait pas du tout ce rendez-vous qu'on lui proposait, mais d'un autre côté, c'était peut-être une chance unique qui s'offrait à elle.

« J'ai jusqu'à demain matin pour bien y réfléchir. »

*

Dix heures trente du matin ! Les deux secrétaires qui travaillent pour les immeubles Linard n'ont absolument rien à faire. Le patron est dans son bureau, mais ce matin il a dérogé à ses habitudes.

Ordinairement, dès son arrivée, Yves sonne l'une des filles. Toutes les deux ont beaucoup plus l'air de modèles, de mannequins pour des magazines comme Playboy ou Penthouse, plutôt que de secrétaires.

L'heureuse élue s'enferme alors avec le patron et l'autre ne doit pas les déranger, pour aucune considération. Parfois, Yves semble préférer la grande blonde, puis soudain, ses goûts changent et il passe de longues minutes en compagnie de la grassouillette et charmante petite rousse.

– J'ai l'impression, murmura la blonde, que le patron a passé la nuit sur la corde à linge, autrement, il nous aurait sonnées.

La rouquine proposa :

– Et si on allait le voir. À nous deux, on réussira sûrement à... le remettre en forme.

– T'es folle, Maggie. Tu sais bien qu'il déteste qu'on prenne des initiatives.

À ce moment-là, la porte du bureau s'ouvrit. Yves, toujours aussi élégamment vêtu, les souliers plus brillants que ceux d'un soldat de

l'armée le jour de l'inspection, s'avança vers les deux filles.

– Vous vous ennuyez de moi, les enfants ? demanda-t-il avec son sourire sur commande.

Il passa derrière Janet, la grande blonde. Il se pencha et l'embrassa derrière l'oreille.

– Tu es en beauté ce matin, lui murmura-t-il. Si j'avais plus de temps devant moi...

Déjà, il s'était rendu auprès de Maggie et une de ses mains caressa son sein droit.

– J'adore quand tu ne portes rien en dessous. Petite coquine, ça te trouble, n'est-ce pas ?

Maggie tourna la tête comme pour se laisser embrasser. Elle ferma les yeux, mais son attente fut vaine. Déjà, Yves s'était éloigné.

– J'ai des rendez-vous importants une bonne partie de la journée. Je ne sais pas à quelle heure je reviendrai. Prenez mes messages. Je sais que vous vous ennuierez de moi, mais si je réussis le marché que je prépare depuis quelques jours, nous fêterons ça ensemble. Au revoir, mes enfants, je vous téléphonerai pour vous dire où

vous pouvez me rejoindre.

Et il sortit sous le regard languissant des deux filles. Il s'installa au volant de sa décapotable et se dirigea vers l'ouest de la ville. Il eut de la difficulté à trouver un endroit pour stationner sa voiture ; les terrains, malgré les prix exorbitants, étaient déjà tous occupés.

En descendant de son automobile, il jeta un coup d'œil à sa montre. Il était onze heures moins le quart seulement. Il était en avance, mais c'est exactement ce qu'il désirait.

Comme il allait s'engouffrer dans l'édifice abritant les bureaux de l'agence de détectives privés Robert Dumont, « Le Manchot », il faillit heurter une jolie blonde.

– Mademoiselle, croyez que je suis désolé. J'espère ne vous avoir fait aucun mal ?

– Vous ne m'avez même pas touchée.

La blonde se retourna et regarda cette carte de mode masculine. L'homme lui souriait tout en tenant la porte ouverte.

– Il n'y a rien qui ensoleille autant ma journée

que de croiser une déesse de beauté sur mon chemin.

La fille rougit de plaisir et s'éloigna rapidement, mais elle se rendit compte que l'homme la suivait.

– Quelle chance ! Je crois que nous allons au même bureau. Ne me dites pas que vous devez retenir les services d'un détective privé ? Il est vrai que lorsqu'on est si belle, on risque de se faire enlever. Je gage que vous devez être un des mannequins les plus en vogue en Amérique.

– Je travaille ici, je suis une des assistantes du Manchot !

– Oh non, je ne puis le croire. Mais que possède donc cet homme pour avoir autant de magnétisme ? J'avais lu quelque part qu'il savait s'entourer de jolies femmes, mais à ce point...

Candy Varin, la sexubérante blonde à l'emploi de l'agence, adorait les compliments, comme toutes les femmes d'ailleurs. « Mais réellement, il en met un peu trop », songea-t-elle.

En entrant, elle demanda de sa voix

coutumière :

– Rien de spécial pour moi, Yamata ?

– Non, j'avais prévenu monsieur Dumont que tu arriverais plus tard, répondit la jeune Japonaise.

Candy passa dans son bureau privé, mais avant de refermer la porte, elle jeta un long regard à Yves Linard. « Quel beau gars ! Il doit être populaire auprès des femmes. »

Mais déjà, le regard d'Yves s'attardait sur la Japonaise. Si Candy était grassouillette, bien en chair, Yamata offrait un heureux contraste. Très mince, délicate, une petite poitrine mais ferme et aguichante, et enfin cette figure aux yeux en amande et à l'éternel sourire. Le tout attirait autant les regards que les courbes excitantes de Candy.

– Ne parlez pas, mademoiselle. Je suis certain que c'est vous qui possédez une voix aussi adorable. Une véritable musique pour l'oreille.

Yamata s'était levée pour accueillir le visiteur. Elle sentit le long regard de Linard qui détaillait

chaque ligne de son corps.

– Je crois que vous êtes monsieur Linard, n'est-ce pas ?

– C'est bien ça.

– Je regrette, votre rendez-vous est à onze heures trente, il n'est pas onze heures. Vous êtes très en avance. Monsieur Dumont est un homme occupé. Il va vous falloir patienter.

Yves la regardait. On aurait dit que l'homme dormait debout. Il ferma légèrement les yeux et resta un long moment sans parler.

– Vous avez entendu ? risqua la Japonaise.

– Oh oui ! Mais je me laissais bercer par le son mélodieux de votre voix. C'est divin. Je suis prêt à patienter toute la journée si vous demeurez près de moi.

– Près... c'est une façon de parler, j'ai du travail. Asseyez-vous. Sitôt que monsieur Dumont sera libre, je vous annoncerai. Mais je serais surprise s'il pouvait vous recevoir avant l'heure fixée.

Yamata voulut retourner à son bureau.

– Attendez, fit Linard. Mon entrevue avec monsieur Dumont ne devrait pas s'éterniser, alors, vous m'attendrez, je vous amène dîner. Ne me dites pas non, je n'accepte pas les refus.

– Je regrette beaucoup, monsieur, mais ce midi, je mangerai avec mon mari qui est justement un des détectives de cette agence.

– Quel homme chanceux ! Mais je ne désespère pas, vous savez. Si jamais votre époux est occupé, moi je serai toujours libre et l'invitation tient toujours. Si ce n'est pas un midi, ce peut être un soir. Épouse d'un détective privé, ce ne doit pas être drôle. Je pourrais m'occuper de meubler votre solitude.

Yamata ne l'écoutait plus. Elle aimait Michel Beaulac, le premier assistant du Manchot, et il n'était pas question qu'elle s'intéresse à un autre homme, même s'il semblait un être assez extraordinaire.

– J'ai oublié de mettre ma montre à l'heure. Quelle heure avez-vous, mademoiselle ?

– Onze heures moins quart exactement.

Et elle commença à taper rapidement sur la machine à écrire, faisant comprendre qu'elle ne voulait pas être dérangée. Yves Linard prit une revue qui se trouvait sur une petite table et la consulta d'un air nonchalant. Régulièrement, il jetait un coup d'œil à sa montre. Il se sentait nerveux. Une partie importante allait se jouer et il lui fallait remporter la victoire. L'heure fatidique approchait.

*

Onze heures !

Larry avait stationné sa voiture à un quart de mille du motel et, c'est à pied, en passant dans des terrains vacants, évitant ainsi l'artère principale de cette région, le boulevard Taschereau, qu'il s'approcha du lieu de rendez-vous. Il regarda longuement autour de lui, puis ne voyant personne aux environs, il se rendit en vitesse à l'unité numéro sept, ouvrit la porte et se glissa à l'intérieur.

Immédiatement, il tira les rideaux de façon à ce qu'on ne puisse voir à l'intérieur. Le tueur à gages semblait d'un calme désarmant.

Larry s'assit dans un fauteuil, enleva le gant de sa main droite. De sa poche, il sortit son paquet de cigarettes, un briquet et une petite boîte en métal dont il souleva le couvercle. Cette boîte lui servait de cendrier.

L'homme s'alluma une cigarette et commença à fumer, secouant sa cendre, de temps à autre, au-dessus de la boîte en métal.

Le tueur portait un complet noir et, sous le veston, un épais chandail. Autour de son cou, pendait un foulard qu'il pouvait relever si nécessaire pour cacher une bonne partie de sa figure.

Lorsqu'il eut terminé sa cigarette, il l'écrasa dans sa petite boîte, en remit le couvercle et la glissa dans sa poche.

« L'heure approche, songea-t-il en se levant. Il est presque onze heures quinze. Si ce type ne m'a pas menti, elle devrait être exacte au rendez-

vous. »

De sa poche, il sortit un petit rouleau. Il s'agissait d'un mince fil de fer. Il enroula l'un des bouts autour de sa main gauche, puis fit la même chose avec la main droite, laissant une vingtaine de pouces de jeu entre ses deux poings. Il tendit ensuite le fil de fer avec ses deux mains. Tout était prêt.

Presque onze heures vingt. J'attends encore dix minutes, mais pas plus. Je déteste ceux qui ne sont pas exacts aux rendez-vous. »

Il se tenait debout près de la grande fenêtre. Il pouvait voir entre la draperie et le début de la fenêtre, ce qui se passait à l'extérieur. Tout était paisible à cette heure de l'avant-midi.

Soudain, une jeune fille poussant un chariot parut. C'était la fille de chambre. Elle continua son chemin et se rendit jusqu'au grand bureau. Son travail allait débiter.

« Si elle commence par l'unité numéro un, j'ai un bon moment devant moi. »

Soudain, Larry vit une voiture s'avancer

lentement. L'automobile vint se stationner tout juste devant l'unité numéro sept.

La portière de la voiture s'ouvrit et une femme en descendit. Elle semblait nerveuse. Elle regarda autour d'elle. Pendant ce temps, Larry se collait le long du mur, tout près de la porte.

Deux coups légers furent frappés contre le battant. Larry étira légèrement les mains pour bien bander le fil de fer.

– Entrez, c'est ouvert !

La porte s'ouvrit. La femme semblait hésitante. Larry, patiemment, attendait qu'elle avance de quelques pas.

*

Onze heures vingt !

La porte du bureau de Robert Dumont, le Manchot, s'ouvrit et un visiteur en sortit. Nerveusement, Yves Linard se leva et, s'efforçant de garder son calme, il demanda :

– Mademoiselle, croyez-vous qu'il peut me recevoir ?

– Je lui demande à l'instant, fit-elle en décrochant le récepteur.

Elle parla quelques secondes avec son patron puis, après avoir raccroché le récepteur, elle se leva.

– Si vous voulez bien me suivre, monsieur Linard.

Elle ouvrit la porte du bureau privé du Manchot. En passant devant elle, Yves décocha à son intention un sourire en murmurant « Quelle grâce quand vous marchez ! On dirait que vous flottez sur un tapis de velours ! »

Yamata avait refermé la porte comme si elle n'avait rien entendu. Elle retourna à sa table de travail et, presque aussitôt, le jolie Candy sortit de son bureau. Elle s'approcha rapidement de l'amie du grand Michel Beaulac.

– Qui est-ce ?

– Qui ?

– Mais ce beau garçon !

Et Candy ajouta avec un petit air malicieux :

– N’essaie pas de me faire croire que tu ne l’as pas remarqué. Tout un athlète.

– C’est un client, répondit simplement Yamata.

– Tu sais son nom ?

– C’est un client pour le patron, Candy. Ne me dis pas que tu perds la tête simplement parce qu’un type est bien bâti.

– Tu as vu ses cheveux ? On dirait du vrai miel. Je paierais cher pour que les miens soient de cette couleur-là ! Et ses yeux te dévorent, comme s’ils entraient en toi. À mon avis, ce type-là doit faire du cinéma.

– J’ignore tout de lui. Tout ce que je sais, c’est qu’il se nomme Yves Linard et qu’il a insisté pour obtenir un rendez-vous avec monsieur Dumont. Tu avais besoin de quelque chose ?

Candy, pour expliquer son intrusion, se dirigea vers le classeur et en sortit un dossier au hasard.

– Je retourne dans mon bureau.

Avant de disparaître, la jolie blonde ajouta :

– Monsieur Dumont sait que je suis là ? Il peut avoir besoin de moi. Tu lui as dit que j'étais rentrée ?

– Oui, il le sait.

– Lorsque Candy eut refermé la porte, Yamata ne put s'empêcher de rire.

« Elle ne changera jamais. Elle adore tous les hommes... mais il est vrai que celui-là... il a un petit quelque chose de spécial. »

Robert Dumont s'était levé pour recevoir son visiteur. Il le fit asseoir, puis retourna derrière son bureau.

– Je suis heureux que vous soyez en avance, monsieur Linard, commença le détective. Je suis terriblement occupé et mes minutes sont comptées. Alors, en quoi puis-je vous être utile ?

Yves Linard avait perdu sa belle assurance. Devant les femmes, rien ne le troublait. Mais avec un homme comme le Manchot, il se sentait beaucoup moins sûr de lui.

– Je vous ai dit hier que j'avais épousé Cécile

De Laroche...

– Oui, fille unique de Gontran De Laroche. Je suppose qu'elle a hérité de la fortune de son père ?

– Oui.

Il s'empressa d'ajouter :

– Mais je dois vous dire que nous sommes mariés en séparation de biens, Cécile et moi. Elle a sa fortune et j'ai la mienne. Je travaille dans l'immobilier. C'est elle qui a financé la maison dont je suis président. Je reçois un excellent salaire en plus de très fortes commissions...

Il était facile de deviner que Linard cherchait à éblouir le Manchot en parlant de sa fortune. Mais ce dernier semblait des plus calmes.

– Ce n'est sûrement pas pour me demander de préparer votre rapport d'impôt que vous êtes venu me voir, dit-il brusquement. Alors, si vous en veniez au fait.

Yves réfléchit. Il avait une histoire à raconter, mais il était aussi hésitant qu'un romancier devant son premier chapitre. Il ne savait pas où

commencer. Prenant un ton mélodramatique et se voilant légèrement la figure avec ses mains, il murmura :

– Monsieur Dumont, je l'avoue, je suis un beau salaud ! Je voulais que vous sachiez pour ma femme... sa fortune... enfin, que je lui dois beaucoup. Sans elle, je ne sais ce que je serais devenu. J'aurais dû lui en être éternellement reconnaissant, j'aurais dû être le mari parfait, attentif et surtout, fidèle.

– Mais vous ne l'êtes pas. J'ai entendu parler de vous... disons, de vos fredaines.

– Que voulez-vous, j'adore les femmes. Mais je dois également avouer, en toute humilité, qu'elles me tournent toutes autour. Alors, la tentation est beaucoup plus forte. Pendant des mois, j'ai mené une vie désordonnée, j'avais de nombreuses amies, toutes aussi jolies les unes que les autres. Mais aujourd'hui, je me rends compte, un peu tard, que ce n'est pas seulement la beauté qui compte.

Robert Dumont détestait ceux qui prennent des centaines de détours pour arriver à leur but.

Impatient, il se leva de son fauteuil.

– Qu’attendez-vous au juste de moi ?

– Je me rends compte, aujourd’hui, que j’ai une femme extraordinaire. Elle était là, à mes côtés, endurent tous mes écarts, sans jamais élever la voix. Elle est un être exceptionnel. Pour la première fois de ma vie, monsieur Dumont, je suis amoureux !

– Je crois que vous auriez mieux fait d’aller conter votre histoire à Janette Bertrand ou à Solange Harvey !

– Non, car... enfin... il est trop tard. Je lui en ai trop fait endurer. Cécile est un modèle de fidélité, de vertu. Aussi, je crois que ce n’était que pour se venger qu’elle a pris un amant !

– Vous êtes certain de ça ?

– Je ne pourrais pas le jurer, monsieur Dumont, mais il y a des attitudes qui ne trompent pas. Par exemple, pour la première fois de ma vie, peut-être, une femme m’a repoussé lorsque j’ai voulu lui faire l’amour... et cette femme, c’est la mienne. Jamais ça ne m’était arrivé.

Le Manchot perdit patience.

– Monsieur Linard, le temps passe et je ne vois pas du tout en quoi je puis vous être utile. Je puis vous conseiller un bon avocat, si vous voulez divorcer.

Yves cria :

– Jamais ! J’adore ma femme.

– Alors ?

– Je n’ai que ce que je mérite. Jamais je ne lui ferai un reproche. Cependant, j’ai peur, monsieur Dumont, peur pour elle. Cécile est connue dans la société. Elle a un nom que l’on respecte. S’il fallait que le scandale éclate...

Le Manchot n’allait sûrement pas ménager ce visiteur qui lui était profondément antipathique.

– Pourtant, elle a toujours été votre femme. Vous, vous n’avez pas craint de traîner vos noms dans la boue.

– Moi, on me connaît. Cécile, c’est complètement différent. Et puis, je suis persuadé qu’elle est tombée dans un piège.

Enfin, ça devenait un peu plus intéressant. Mais le Manchot ne retourna par derrière son bureau comme il en avait l'habitude. Il resta debout devant son visiteur, le dominant, l'écrasant de sa haute stature.

Yves Linard ne put soutenir le regard du Manchot. Il baissa les yeux, fixant un point quelconque sur l'épais tapis qui couvrait le plancher. Il poursuivit.

– Cécile décide de prendre un amant pour me donner une bonne leçon. Je la crois capable de ça. Mais elle craint le scandale. Alors, elle ne choisit pas un homme de son monde, elle prend un inconnu, un type d'un tout autre milieu.

– Vous le connaissez ? Vous avez un nom, je suppose ?

– Pas du tout. Mais depuis deux jours, je sais que Cécile a reçu des appels. Un de nos domestiques m'a parlé. Après un de ces appels, m'a-t-il dit, madame était complètement bouleversée. Moi-même, je suis entré dans son vivoir et en me voyant apparaître, elle a raccroché brusquement. Elle était pâle, nerveuse,

elle d'un naturel toujours très calme. Je lui ai demandé ce qui se passait. Elle m'a dit qu'elle avait causé avec une amie qui lui avait appris une mauvaise nouvelle. Comme j'insistais, elle a ajouté que je ne connaissais pas cette amie et encore moins sa mère qui était très malade. Je savais qu'elle mentait.

Enfin, le Manchot abandonna son poste et retourna derrière son bureau. Immédiatement, Yves Linard sembla respirer, plus à l'aise.

– Vous croyez qu'elle est la victime d'un maître chanteur ?

– J'en ai bien peur. Vous savez, monsieur Dumont, si on donne de l'argent à ce genre de type, plus jamais il ne nous laisse tranquille. Je ne veux pas que Cécile tombe entre les griffes d'un tel homme. Vous devez la protéger, vous devez découvrir qui est cet homme, qui est cet amant qui, aujourd'hui, abuse d'elle. Voilà ce que je vous demande, monsieur Dumont. Je paierai la grosse somme pour vos services, mais je veux le nom de ce salaud.

Robert Dumont s'était assis à son bureau. Il se

pencha en avant comme pour mieux voir son visiteur.

– Monsieur Linard, je déteste qu'on me prenne pour un imbécile. Non seulement vous vous amusez à jouer les don Juan, mais vous êtes un fieffé menteur !

Linard se leva brusquement.

– Je vous ai dit toute la vérité. Ma femme est victime...

– Oui, c'est possible, mais je suis loin d'être certain que c'en est rendu là. Vous pouvez facilement avoir inventé cette histoire de chantage.

– Quoi ?

Le Manchot se leva à son tour.

– Tout ce que vous désirez, c'est connaître le nom de l'homme qui vous fait cocu. Vous, l'homme sans tache, quand je vous aurai donné ce nom, vous ferez surveiller ce type afin de prendre votre femme sur le fait.

Yves était devenu d'un rouge écarlate. On aurait dit que ses joues étaient sur le point

d'éclater.

– Ensuite, ce petit ange sans péché, ce chérubin demandera le divorce, avec tous les torts du côté de madame. Il l'obligera à lui laisser une partie de sa fortune afin qu'il puisse subsister.

– Taisez-vous, hurla Yves.

Le Manchot ricana :

– La vérité, ça fait toujours mal !

– Je ne vous donne pas le droit de dire de telles monstruosité.

– Je le prends !

– Comme ça, vous refusez du travail ?

– Oui, monsieur Linard. Je ne suis pas riche, moi, j'ai besoin de gagner ma vie ; j'ai des employés à payer, je ne passe pas mes soirées à courir les jupons. Je me dois de faire certains sacrifices. Mais j'ai encore assez d'honneur pour ne pas travailler pour un type de votre espèce. Je n'aime pas qu'on se serve de moi, ni de mes employés, comme si nous étions des pantins. Il est temps, monsieur Linard, que vous appreniez que l'argent, ça n'achète pas tout.

Linard se redressa, tentant de faire face au Manchot.

– Écoutez-moi bien, Robert Dumont ! Si jamais il arrive quelque chose à ma femme, vous paierez très cher les paroles que vous venez de prononcer. Je vous tiendrai responsable de tout. Je vous traînerai devant les tribunaux, je n’aurai de relâche que lorsque je vous aurai jeté à la rue.

Le Manchot lui éclata de rire au visage.

– Sérieusement, vous croyez m’impressionner ?

– En tout cas, je vous aurai prévenu !

Et faisant demi-tour, il sortit brusquement du bureau du Manchot, faisant claquer la porte derrière lui.

En retournant à son bureau, le Manchot consulta sa montre. Elle marquait midi moins vingt minutes.

IV

Un oubli

Onze heures vingt-cinq !

La femme hésitait devant la porte de l'unité de motel qu'elle venait tout juste d'ouvrir. Pourtant, elle avait bien entendu une voix la priant d'entrer.

Elle fit deux pas en avant et soudain, elle sentit que la porte se refermait derrière elle. Elle voulut se retourner mais n'en eut pas le temps.

Quelque chose de coupant, comme une lame de couteau, s'était posé sur son cou, lui projetant la tête en arrière. Elle serait tombée si la poitrine de l'homme n'avait pas été là pour la retenir. Et cette chose au cou qui lui lacérait la peau, la coupait littéralement, l'étouffait. Faisant un effort inouï, elle porta la main à son cou pour chercher à enlever cet objet qui était plus brûlant qu'une

flamme vive. Elle voulut crier, mais un son rauque s'arrêta au fond de sa gorge. Elle chercha à se débattre, mais ses forces l'abandonnaient, et toujours, cette douleur au cou persistait. La chambre sembla s'envelopper dans un nuage de fumée. Elle sentait des sueurs perler sur son front, ses yeux semblaient s'agrandir démesurément, comme s'ils cherchaient à sortir de leurs orbites. Ses jambes devenaient molles. Elle ne pouvait plus respirer et cet objet serrait de plus en plus.

Brusquement, le lit se mit à tourner, le plafond à se déplacer, les murs à se rapprocher et le plancher qui montait, montait, semblant ne pas vouloir arrêter son ascension... puis, tout à coup, plus rien, tout était devenu noir. La main de la femme retomba le long de son corps.

Larry, la figure impassible, recula d'un pas et le corps, lentement, glissa sur le tapis. Il se pencha sur sa victime. Elle n'était pas belle à voir, sa figure était devenue toute rouge, ses yeux étaient beaucoup trop ouverts et ses lèvres prenaient une teinte violacée.

« C'est fait », murmura l'homme.

D'un geste machinal, il retira le fil de fer avec lequel il avait étranglé sa victime.

« Je me demande bien qui elle peut être, sans doute une maîtresse de ce beau cœur ! »

Il se pencha, souleva la femme dans ses bras et étendit le corps sur le lit.

« Un travail propre, pensa le tueur à gages. Personne ne m'a vu, je n'ai laissé aucune empreinte, du vrai professionnalisme. »

Il regarda sa victime. Elle n'était pas vieille, plutôt jolie et assez bien tournée. Il remarqua deux très belles bagues aux doigts. Larry n'hésita que quelques secondes.

« Après tout, je puis en donner un peu plus que ce que le client demande », songea-t-il.

Il allait chercher à retirer les bagues des doigts. Mais ses yeux s'attardèrent sur les seins volumineux de la femme.

« Pas mal du tout. Et si je laissais croire à la police que c'est l'œuvre d'un maniaque ? »

Il souleva légèrement la femme, lui retira sa petite jaquette de fourrure qu'il plaça sur un

fauteuil, puis il lui enleva ses souliers.

« Oui..., l'œuvre d'un maniaque. »

Et comme s'il avait perdu la raison, il passa la main dans le décolleté de la robe et tira de toutes ses forces. Il entendit un craquement, la fermeture éclair, dans le dos, venait de céder. Il continua de tirer sur le tissu, la robe se déchira aux épaules et bientôt, tout le devant céda.

Larry arracha le reste de la robe. Sa victime n'était plus qu'en sous-vêtements et en bas de nylon.

Il arracha le soutien-gorge, découvrant une poitrine ferme, des seins d'une rondeur exceptionnelle. Les bas de nylon allèrent bientôt rejoindre la pile de linge sur le lit, près de la victime.

La femme avait d'assez grosses cuisses et quelques varices semblaient vouloir faire leur apparition.

Pendant cinq minutes, Larry sembla prendre un malin plaisir à saccager le corps de sa victime. Il lui pinça les seins laissant des empreintes qui

devinrent rapidement violettes.

Du genou, il la frappa au ventre, puis sur les cuisses. Il la décoiffa, lui tirant même les cheveux.

« La mise en scène est parfaite. »

Larry était en sueur. D'un geste machinal, il retira ce foulard qui lui serrait le cou. Il lui fallait maintenant songer aux deux bagues avant de quitter les lieux de son crime.

Il chercha à les enlever, tirant de toutes ses forces, mais c'était impossible. Les doigts semblaient enflés, les bagues ne voulaient pas glisser. Soudain, prenant une décision, il se rendit rapidement à la salle de bain, prit le savon et le passa sous l'eau.

Il retira le gant de sa main droite, frotta un doigt sur le savon et mouilla les bagues de la jeune femme. Quelques secondes plus tard, il réussit à s'emparer des deux bijoux qu'il glissa dans ses poches. Prenant ensuite son mouchoir, il essuya les doigts de la femme afin de ne laisser aucune empreinte. Il remit son gant, prit le savon

et avant de le déposer sur le lavabo, il le passa sous l'eau chaude. Il ne fallait laisser aucune trace permettant aux policiers d'arriver jusqu'à lui.

« Si mon client n'est pas satisfait de mon travail, ce sera parce qu'il se montre beaucoup trop difficile. »

Il jeta un dernier coup d'œil dans la pièce. Le spectacle n'était pas beau à voir.

Satisfait de lui-même, Larry s'approcha de la fenêtre et jeta un coup d'œil à l'extérieur. Il ne voyait pas le chariot dont se servait la fille de chambre. Elle devait être encore loin.

Il fouilla dans ses poches et constata qu'il avait bien avec lui la clef du motel. Yves lui avait dit : « Ne laissez pas la clef sur les lieux, vous n'aurez qu'à la jeter dans une boîte aux lettres. »

C'est bien ce que le tueur avait l'intention de faire. S'il gardait cette clef avec lui, il pourrait y toucher, y laisser des empreintes. Lentement Larry entrouvrit la porte et glissa un regard dans l'encoignure.

Le chariot était là, à quelques portes de son unité, mais la fille devait être dans une des chambres. Personne n'était visible aux alentours du motel. Sans bruit, il sortit et referma la porte derrière lui.

Rapidement, il tourna le coin et courut vers le champ, à l'arrière du motel. Dix secondes plus tard, il disparaissait derrière une haie de cèdres. On ne pouvait plus le voir de la route principale.

Il n'avait qu'à traverser le champ, à sauter une clôture. Il se retrouverait ainsi derrière une série de bungalows construits sur une rue transversale. C'est là qu'il avait stationné la voiture qu'il avait louée sous un faux nom.

Il atteignit l'automobile sans encombre. Avant d'enlever ses gants, il sortit la clef du motel de sa poche et l'enveloppa dans son mouchoir.

Cette fois, il n'avait commis aucune erreur. Enfin, il pouvait enlever ces maudits gants qui semblaient peser une tonne.

Même s'il paraissait être d'un calme impressionnable, Larry avait eu chaud. Le hasard

aurait pu lui jouer des tours, il aurait pu croiser un client en sortant de son motel.

Soudain, il poussa un juron. Son foulard ! Il l'avait enlevé, il l'avait oublié à l'intérieur du motel.

« Pourtant, avant de sortir, j'ai regardé partout. »

Il se souvint, il avait enlevé le foulard et l'avait mis sur le lit, avec les vêtements de la victime. Le linge de la femme l'avait probablement empêché d'apercevoir le foulard.

Il fallait absolument qu'il le récupère.

En blasphémant intérieurement, Larry descendit de voiture et parcourut en sens inverse le chemin qu'il avait fait quelques secondes plus tôt. Maintenant, les risques doubleraient. On pouvait l'apercevoir. Tout avait trop bien fonctionné.

« Et cette fille de chambre. Elle doit sûrement s'approcher de mon unité. »

Il lui fallait arriver avant elle. Oubliant toute prudence, il se mit à courir en direction du motel.

*

Midi moins quinze minutes !

La voiture décapotable d'Yves Linard s'arrêta devant un restaurant. L'homme en descendit, le sourire aux lèvres. Celui qui, quelque cinq minutes plus tôt, était sorti du bureau de Robert Dumont en faisant claquer la porte, avait rapidement retrouvé sa sérénité. C'est que tout s'était déroulé comme il l'avait prévu.

Ce Manchot ne m'oubliera sûrement pas. Il a eu exactement les réactions qui je désirais. Maintenant, qu'il le veuille ou non, il devra travailler pour moi. »

Yves se dirigea rapidement vers la cabine téléphonique, glissa une pièce de vingt-cinq sous dans l'appareil et signala un numéro.

– Allô ! Maggie ? Est-ce que j'ai reçu des messages, ma petite chérie ?... Non, rien de spécial ?... Oui, vous pouvez aller manger tout de suite ? Quelle heure est-il présentement ?...

Presque midi moins dix ?... Bon, allez-y toutes les deux, fermez le bureau jusqu'à deux heures... c'est ça. Bon appétit, mes « choux ».

Il raccrocha, sortit rapidement du restaurant et s'installa de nouveau derrière le volant de sa voiture sport.

« Espérons qu'elle m'a attendu, je suis un peu en retard. »

Néanmoins, en mettant le moteur en marche, il haussa les épaules.

« Elles attendent toujours. Elles deviennent anxieuses, elle ont hâte de me voir. »

Enfin, il s'engagea sur la voie rapide Décarie. Bientôt, il serait chez Bill Wong, ce restaurant renommé pour sa cuisine orientale.

Lorsque enfin il put stationner sa voiture sur le terrain bordant la voie de service du boulevard Décarie, sa montre marquait presque midi dix.

À l'entrée, il y avait le grand restaurant où, tous les jours, les clients peuvent déguster un buffet aux mets variés. Mais ce n'était pas l'endroit choisi par Yves. Il était un habitué du

second étage, là où les bons clients pouvaient manger dans l'intimité, où jamais on ne les dérangeait à moins qu'ils ne sonnent.

En entrant, le maître d'hôtel, un Chinois, le reconnut aussitôt.

– Bonjour monsieur Yves, dit-il d'un accent chantonnant. Vous montez au second étage ?

– Comme toujours.

Il laissa cependant sa gabardine au vestiaire et donna un généreux pourboire à l'employé aux yeux en amande.

– Bon appétit, monsieur Yves.

– Merci.

Et au second étage, ce fut avec autant d'égards qu'il fut reçu par le second maître d'hôtel.

– Mademoiselle est arrivée depuis près de dix minutes.

– Tu lui as servi à boire ?

– Elle n'a rien voulu prendre. Elle préférerait vous attendre, mais je crois que la demoiselle commence à perdre patience. J'envoie le garçon

tout de suite ?

– Dans deux ou trois minutes.

En voyant apparaître Yves, la fille aux cheveux d'un blond teint, presque blancs, se leva.

– Enfin, te voilà !

– Excuse-moi, trésor, j'ai été retardé.

Il l'attira dans ses bras.

– Tu m'en veux, mon petit bijou ?

Elle voulut répondre mais déjà, il l'embrassait passionnément. Cependant, la fille cherchait à se dégager.

– Tu n'es pas raisonnable, dit-elle, lorsque enfin elle put parler. Tu défais tout mon maquillage.

– Tu n'as pas besoin de ça pour être jolie. Alors, tu me pardonnes ?

– Tu sais bien que oui, fit la fille en lui lançant un regard langoureux.

– Et pour me faire pardonner, mon petit bijou, je t'offre le champagne.

Et comme si le tout avait été minuté soigneusement, un garçon parut. Yves commanda la bouteille promise.

– J’ai fait avancer mon rendez-vous au salon de coiffure. De cette façon, j’ai tout mon après-midi libre.

Yves servit lui-même les coupes. Il ne s’en versa que très peu.

– Tu n’aurais pas dû, je suis terriblement occupé aujourd’hui.

– Tu pourras quand même passer à mon appartement pour une heure ou deux ?

– Même pas, lorsque nous aurons mangé, je te déposerai dans une voiture. Tu sais, mon petit bijou, il faut que je travaille de temps à autre moi aussi.

– Toi, tu prépares un grand coup, fit la fille en surmontant sa déception.

Yves demanda, un peu surpris :

– Qu’est-ce qui te fait dire ça ?

– Tu n’es pas comme à l’ordinaire. Tu viens à

peine d'arriver et ça fait trois fois que tu consultes ton bracelet-montre. Tu ne prends pratiquement pas de champagne...

– Et j'ai perdu l'appétit, termina Linard avec le sourire. C'est toujours comme ça quand je suis en présence d'une femme qui me plaît terriblement et que je n'ai que quelques minutes à lui accorder.

Elle voulut parler, mais il prit sa main dans la sienne.

– Comme tu as la peau douce. J'aimerais te tenir dans mes bras, caresser ce corps que j'adore. Et dire qu'il me faudra patienter... attendre à un autre jour.

La fille avait fermé les yeux et elle ne put réprimer un frisson. La voyant en extase, Yves en profita pour jeter un coup d'œil sur les aiguilles de sa montre-bracelet qui devaient sûrement souffrir de paralysie, car elles n'indiquaient que midi et vingt-trois minutes

Larry s'arrêta avant de tourner le coin. Il mit quelques secondes pour reprendre son souffle puis, il risqua un œil.

« Maudit ! »

Le chariot de la fille de chambre était là presque devant la porte de l'unité numéro sept. Elle devait être en train de mettre de l'ordre dans l'appartement voisin.

« Impossible, je ne peux y aller, c'est trop risqué. »

D'un autre côté, il se devait de récupérer son foulard. Il le fallait absolument.

« Du calme, Larry, réfléchis. Ne perds pas la tête. »

Enfin, il sembla prendre une décision. Presque en face du motel, il y avait un garage et non loin de l'entrée principale, une cabine téléphonique.

« Oui, c'est la meilleure solution. »

Il jeta de nouveau un coup d'œil puis, rapidement, il s'engagea sur la route menant au

boulevard Taschereau qu'il traversa en courant, entre les voitures, au risque de se faire happer par l'une d'elles.

Enfin, il s'engouffra dans la cabine téléphonique et s'empara de l'annuaire téléphonique, cherchant le numéro d'appel du motel. Lorsqu'il l'eut trouvé, il déposa sa pièce de monnaie et signala.

– Motel Lounga, répondit une voix d'homme.

– Écoutez, monsieur, hier soir j'ai loué un motel chez vous.

– Votre nom ?

– Qu'importe, je n'étais pas seul. Je n'ai pas donné mon nom, évidemment. Mais dans la chambre, j'ai oublié un bracelet, une petite chaînette en or que je porte toujours au poignet. Pour moi, ça a une très grande valeur.

– Je regrette, monsieur, mais nous n'avons rien trouvé.

Larry faillit perdre patience.

– Comment pouvez-vous le savoir ? Je n'ai même pas donné le numéro de mon unité. Avez-

vous questionné vos filles de chambre ?

– Je n'en ai qu'une et c'est pas une voleuse, elle rapporte toujours tout ce qu'elle trouve.

– Un instant.

Larry éloigna le récepteur et fit mine de s'adresser à quelqu'un placé beaucoup plus loin.

– Je vous ai dit de ne pas me déranger, mademoiselle... quoi ? interurbain ?... Ça ne peut attendre... une seconde, ce ne sera pas long.

Puis, rapprochant le récepteur, il reprit sa conversation.

– Écoutez, faites venir tout de suite votre fille de chambre. Je veux la questionner. Je suis demandé sur une autre ligne. Qu'elle se tienne à ma disposition, je rappelle dans trois, cinq ou dix minutes, sitôt que je serai libre.

– Dites donc, je n'ai pas l'habitude de me faire dicter des ordres.

– Et vous, vous ignorez qui je suis. Si vous saviez mon ami, la mauvaise publicité que je pourrais vous faire... un conseil, si vous tenez à garder votre permis de la Régie pour votre

restaurant, faites ce que je vous dis. Sinon..., je rappelle bientôt.

Larry raccrocha. Il sortit de la cabine téléphonique. De son poste d'observation, il voyait très bien tout ce qui se passait au motel.

Un homme sortit du bureau en vitesse. Larry décida qu'il pouvait s'approcher, se tenir prêt à traverser le boulevard.

L'homme venait de s'arrêter près du chariot de son employée. Puis, accompagné de la fille, il se dirigea rapidement vers le bureau.

« J'ai dit que ça pouvait prendre jusqu'à dix minutes, ça me donne le temps. »

Il traversa la rue, le plus rapidement possible. Il regarda autour de lui. Personne ne rôdait aux alentours.

Il retira la clef du motel de son mouchoir et, en vitesse, s'approcha de la porte de l'unité numéro sept.

Il glissa la clef dans la serrure, tourna la poignée et la porte s'ouvrit. Larry referma la porte derrière lui en poussant un long soupir de

soulagement.

Jusqu'ici, tout marchait à merveille, il allait pouvoir réparer l'erreur qu'il avait commise.

« Mais j'ai été chanceux, songea-t-il, ça fait presque vingt minutes que j'ai terminé et on aurait pu découvrir le cadavre. »

Il fit un pas en avant pour se diriger vers le lit. Il n'avait même pas pris le temps de regarder à l'intérieur de la petite pièce.

« Non, c'est pas vrai ! »

Tout était en ordre dans l'appartement. Les vêtements qui étaient sur le lit étaient disparus, son foulard également. Mais plus que ça, le cadavre s'était envolé !

« Impossible, c'est impossible, j'ai dû me tromper d'unité. »

Il ouvrit rapidement la porte et jeta un coup d'œil. Le numéro 7 y était bien inscrit. D'ailleurs, il aurait dû y penser. Si avec sa clef, il avait tenté d'ouvrir une autre porte, la serrure n'aurait pas fonctionné.

Et c'est alors que Larry se rendit compte que

la voiture de la femme, celle dans laquelle elle était arrivée au motel, n'était plus devant la porte.

« Mais Bon Dieu ! Elle était bien morte ! Et si on avait découvert le crime, la police serait déjà là ! »

Il se prit la tête à deux mains.

« C'est à en devenir fou. »

V

À la recherche du client

Appuyé contre le mur, Larry, qui suait à grosses gouttes, prit de longues respirations, tentant de calmer son agitation.

« Faut pas que je reste ici. La fille..., elle a peut-être découvert le corps..., le patron a eu peur d'avoir des ennuis... »

Oui, c'était possible. Il alla jeter un coup d'œil dans la salle de bain. Le savon minuscule était là, sur le bord du lavabo. Non, la chambre n'avait pas été faite.

« Si le patron avait voulu cacher ça, il aurait ordonné à la fille de tout remettre en ordre. D'ailleurs, on a à peine tiré la couverture du lit. »

Sans attendre un instant de plus, sans même prendre la précaution de regarder autour de lui, il

ouvrit la porte et faillit se heurter à la fille de chambre.

– Oh, excusez-moi, monsieur.

Larry baissa la tête et dit rapidement.

– Ne faites pas ma chambre tout de suite. Je la prends ce soir. Je ne veux pas que vous y entriez. J'ai des choses personnelles, compris ?

– Mais, certainement, monsieur.

– Je vais prévenir le patron.

Et il fit mine de se diriger vers la réception. Mais sitôt que la fille fut entrée dans l'unité numéro cinq, Larry ne perdit pas une seconde. Il traversa encore une fois le fameux boulevard Taschereau. Il ne pouvait revenir sur ses pas, la fille le verrait.

Il dut faire un long détour avant de regagner enfin sa voiture. Il démarra aussitôt. Mais il dut s'arrêter avant de se décider à s'engager dans la circulation intense des ponts qui menaient dans la métropole. Pour la première fois de sa carrière, il se sentait tellement nerveux qu'il craignait de faire une fausse manœuvre.

Il stationna son automobile dans le parking d'un centre d'achats. La tête lui faisait terriblement mal. On aurait dit que quelqu'un s'amusa à jouer du tambour en donnant des coups de baguettes sur ses tempes. Il alluma une cigarette qu'il fuma avec une rapidité étonnante. Enfin, il sortit une petite boîte de sa poche et en souleva le couvercle. Elle contenait des petits comprimés blancs.

« Dans les cas urgents, seulement. Eh bien, celui-là, c'en est un. »

Il avala un des comprimés, éteignit sa cigarette, appuya la tête sur le dossier et ferma les yeux.

Combien de temps demeura-t-il ainsi, sans bouger ? Il l'ignorait lui-même. Mais lorsqu'il ouvrit enfin les yeux, il était beaucoup plus calme. La drogue avait fait son effet. Maintenant, plus rien ne pouvait le troubler.

Il se remémora tous les événements des dernières heures. Sa rencontre avec Yves Linard, son plan curieux qu'il n'aurait jamais dû accepter, puis l'arrivée au motel, le meurtre de la

femme...

« J'aurais dû quitter les lieux immédiatement. »

D'un autre côté, l'idée de faire croire à un attentat par un maniaque était loin d'être bête.

« Un meurtre trop propre, les policiers auraient tout de suite compris que c'était le travail d'un professionnel. »

Enfin, il y avait eu le fameux oubli..., le foulard.

« Sans ce maudit foulard, je ne serais jamais retourné au motel et je n'aurais rien su. »

Qui donc avait pu faire disparaître le cadavre ? La fille était bien morte ; ça, il en était certain.

« Tout s'est fait rapidement... vingt minutes au maximum.

Et il comprit soudain que la personne qui avait fait disparaître la morte devait savoir ce qui allait se passer dans l'unité numéro sept.

« Mais oui, c'est ça. Mon client a fait suivre la femme par quelqu'un. Le type n'a eu qu'à

attendre près du motel. Quand je suis sorti, il est entré et a fait disparaître la morte. Il faut que ce soit ça. Mon client possédait la clef du motel. Il a pu s'en fabriquer une seconde. »

On lui avait donc tendu un piège.

« Ou plutôt, le type n'a pas voulu payer cinquante mille. Il m'en a donné vingt-cinq, je fait le travail, le cadavre disparaît, je ne peux plus rien prouver, je ne peux pas réclamer l'autre vingt-cinq mille. »

Tout autre que Larry aurait immédiatement décidé de quitter la métropole, fuir le plus loin possible, se contenter du vingt-cinq mille qu'il avait touché. Après tout, c'était de l'argent bien gagné.

« Oh non, il ne se moquera pas de moi de cette façon. Il doit me téléphoner à ma chambre, à deux heures. Il n'appellera pas, j'en suis certain. Mais je vais quand même attendre jusqu'à deux heures. Ensuite, je me mettrai à la recherche de mon client. Lucien, le gars du café, le connaît peut-être... oui, il doit le connaître. Je vais retrouver ce type et il crachera son argent. »

Il mit sa voiture en marche. Cette fois, le trafic ne l'ennuyait aucunement, il n'avait plus peur. Une lutte à mort s'engageait entre lui et son client et il comptait bien triompher.

Il se rendit au petit hôtel où il avait retenu une chambre. Il demanda au garçon du restaurant de lui porter un sandwich. Il n'avait pas mangé ; il n'y avait pas songé un seul instant, mais depuis que sa décision était prise, il avait senti les tenailles de l'appétit.

Lorsqu'il eut mangé, il jeta un coup d'œil sur sa montre.

« Deux heures moins dix. Je me demande pour quelles raisons je perds mon temps à attendre. Il n'appellera sûrement pas. Je devrais aller voir Lucien tout de suite. D'ailleurs, Lucien ne doit pas être le seul à connaître l'identité de cet homme. C'est Bill qui m'a demandé de rencontrer ce type. C'est sûr que Bill n'est pas le seul intermédiaire..., mais si je remonte la filière... »

Larry savait que ce serait excessivement difficile. Dans le milieu de la pègre, on ne parle

pas. On n'aime pas, non plus, ceux qui posent des questions trop indiscrètes. Quand ils deviennent gênants, on les élimine.

« Mais Lucien, s'il sait quelque chose, parlera ; même si ça doit me coûter quelque mille dollars. »

La sonnerie du téléphone le fit sursauter. Il se précipita sur le récepteur.

– Allô !

– Larry, c'est moi !

Non, ce n'est pas possible..., son client avait l'audace de le rappeler après ce qu'il avait fait.

À l'autre bout du fil, Yves demandait :

– Tout s'est bien déroulé ? Aucun pépin ?

– Non, murmura Larry.

Il avait répondu machinalement. Il n'était pas encore revenu de sa surprise. Il se ressaisit pour demander :

– Quand allons-nous régler définitivement nos comptes ?

– Sitôt que j'aurai la preuve. Je possède ce

qu'il faut. Il est deux heures, comment se fait-il que la nouvelle ne soit pas connue ?

Et Yves Linard semblait très sincère. Il ignorait ce qui s'était passé au motel. Larry avait réfléchi rapidement. Il ne pouvait plus commettre d'erreur.

– À l'heure où je me suis présenté, la chambre avait été faite. Probable qu'on ne trouvera rien avant plusieurs heures... peut-être demain matin seulement. Mais vous avez ma parole. Tout a été exécuté, comme vous me l'aviez commandé. Nous pouvons régler nos comptes.

– Non !

– Mais j'ai un avion à prendre à cinq heures.

– Annule-le... ou pars sans ce que tu dois toucher.

Les deux hommes prenaient bien garde de trop parler, au téléphone.

– Ah, je comprends votre jeu, maintenant, espèce de salaud !

– Je ne changerai pas d'idée, Larry. À toi d'agir en conséquence.

– Attendez, ne raccrochez pas, il faut que je vous voie. L'affaire a été faite, mais il y a eu un petit pépin... pas grand-chose. Je ne peux pas parler de ça au téléphone.

Yves murmura :

– J'aurais mis ma main dans le feu que tout n'avait pas marché comme sur des roulettes.

– On se retrouve à la brasserie, dans le vieux quartier. Je serai là dans dix minutes.

Mais immédiatement, songeant à son maquillage, à sa transformation, Linard s'écria :

– Impossible, disons vers trois heures, pas avant ça.

– Fais ça vite, le plut tôt sera le mieux. Et un conseil, apporte le vingt-cinq mille si tu veux pas de trouble.

*

Yves Linard avait écouté en silence le récit de Larry. Ce dernier lui avait tout dit, ou presque. Il

n'avait pas cru bon mentionner le fait qu'il avait dévêtu la femme, qu'il l'avait frappée dans le but de laisser croire à l'œuvre d'un maniaque. Il raconta cependant l'incident du foulard, son retour au motel et la surprise qui lui avait fait presque perdre les pédales.

– Y a pas à dire, tu as de l'imagination, murmura Yves, lorsque Larry eut terminé.

– Mon histoire peut te paraître invraisemblable, mais je te jure que c'est la vérité. J'ai tué la femme, mais le cadavre s'est envolé. D'ailleurs, la victime, tu la connais, tu n'as qu'à téléphoner chez elle, tu peux facilement vérifier.

Yves n'osa pas avouer qu'il avait appelé deux fois chez lui et que, chaque fois, le domestique lui avait répondu :

– Madame est partie en voiture vers dix heures. Elle n'est pas encore rentrée. Elle n'a pas dit à quelle heure elle serait de retour.

Il répondit simplement au tueur :

– Même si j'appelle à son appartement, je sais

fort bien qu'elle ne répondra pas. Elle peut être sortie.

Larry était impatient.

– Moi, j'ai fait ce que tu as demandé. Alors, tu est mieux de payer et tout de suite.

– Je te vends une voiture, répondit Yves calmement. Disons dix mille dollars. Vas-tu me donner le dix mille au complet, sans voir la voiture, sans même que je te la livre ? Eh bien, c'est la même chose. Tu auras la balance quand j'aurai la preuve que tu t'es débarrassé de...

Il allait dire « ma » femme, mais il s'arrêta à temps.

– ... de la personne que tu as rencontrée.

– Mais puisque je te dis...

– Je ne te crois pas, c'est clair.

Larry se pencha en avant et, brusquement, il saisit Yves au collet.

– Si tu ne veux pas aller trouver la gonzesse dans l'autre monde, tu fais mieux de cracher et tout de suite.

– Si tu lèves la main sur moi, il t'en coûtera très cher. J'ai un ami qui est au courant de tout. Il sait que tu avais un rendez-vous au motel. Il sait que nous nous rencontrons présentement. Il connaît ton nom, il t'a même vu... et, plus que ça, c'est lui qui possède les vingt-cinq mille. Me prends-tu pour un idiot ? Crois-tu sincèrement que j'ai la somme sur moi ? Il doit la déposer dans le casier, puis porter la clef à Lucien, mais pour ça, il attend mes ordres.

Larry lâcha son emprise.

– Tu te crois sûr de toi, dit-il, parce que tu te caches derrière un maquillage ridicule. Tes cheveux sont mal teints, ils étaient mieux avant-hier. Tout le blond paraît. Ta moustache postiche est plus basse que l'autre jour et tu l'as posée de travers. Si je savais dessiner, je ferais ton portrait immédiatement. Tu dois être bien mis, habituellement, autrement, tu ne te serais pas habillé en guenilles. Oui, monsieur doit être une carte de mode, cheveux blonds, frisés, le genre « petite tapette », c'est simple, tu m'écœures !

Le tueur se leva. L'autre le tenait et il le

savait. Il lui fallait absolument connaître l'identité de son client. Et brusquement, il venait de se souvenir d'une phrase qu'Yves lui avait dite.

« Il a trop parlé, ça va lui coûter cher. » En effet, maintenant, Larry avait un moyen de retracer son client. Il lui avait dit qu'il aurait un alibi parfait, qu'à l'heure où le crime serait commis, il serait dans le bureau de Robert Dumont, le Manchot.

– Je suppose, fit Yves, que tu ne bougeras pas de ta chambre, que tu vas attendre mon appel ?

L'autre se retourna et c'est en ricanant qu'il déclara :

– Pas nécessaire, mon cher, que tu le croie ou non, je sais où te rejoindre. C'est moi qui te téléphonerai et tant pis si tu n'aimes pas ça.

Larry quitta le bureau du patron de la brasserie en laissant Yves très songeur.

« Je suis persuadé que c'est du bluff, il ne peut pas connaître mon identité. »

La porte s'ouvrit et Lucien, le colosse, parut.

– Je vous sers un autre verre ?

– Oui, s'il te plaît. Mais je voudrais faire un appel, puis-je me servir du téléphone de ton patron ?

– Certainement, tout ce que vous voudrez.

Lucien traitait aux petits oignons un client qui payait si bien et qui ne comptait pas les pourboires. Sitôt que le garçon fut sorti, Yves signala un numéro. Lorsqu'on lui répondit, il demanda :

– Madame est-elle de retour ?

– Pas encore, monsieur. Elle n'a pas téléphoné non plus. Si elle appelle, voulez-vous qu'elle tente de vous rejoindre à votre bureau ?

– Non, je ne serai pas là. J'ignore si je mangerai à la maison, ce soir. Merci.

Et Yves Linard raccrocha. Il devenait de plus en plus nerveux.

– J'ai bien peur de m'être mis dans un guêpier ; je ne pourrai jamais m'en sortir. Je n'aurais jamais dû faire confiance à un type du genre de Larry.

Et en imagination, il voyait Cécile arrivant au motel, et Larry qui l'attendait.

« Mais au lieu de la tuer, il lui a conté ce que j'attendais de lui. Il a dû tout dire à Cécile. Alors, elle se cache en attendant que Larry m'arrache l'autre vingt-cinq mille, ensuite, elle réapparaîtra et, cette fois, elle n'hésitera pas à demander le divorce. Moi, j'aurai payé cinquante mille dollars inutilement ; je n'aurai plus un sou. Elle me mettra à la porte de notre bureau d'immeubles.

Il songea à Robert Dumont, le Manchot.

« Mais oui, j'aurais dû y penser plus tôt. Je vais lui dire que je connais l'amant de ma femme, que je sais qu'il se nomme Larry, je lui donnerai son adresse. Je lui dirai que ma femme est disparue, que je crains le pire. Je lui parlerai même du motel. On pourra sans doute trouver trace de leur passage. Cette fois, Robert Dumont sera obligé de travailler pour moi, qu'il le veuille ou non.

– Agence de détectives privés, Robert Dumont, « Le Manchot ».

– J’aimerais parler à monsieur Dumont, mademoiselle.

– Je regrette, répondit Yamata, monsieur Dumont est sorti, il ne reviendra que vers cinq heures. Si vous voulez laisser le message, il vous rappellera.

– Non, c’est inutile, je suis sur la route. Vous êtes la secrétaire de l’Agence ?

– Oui, c’est ça.

– Dans ce cas, vous pourrez sûrement me donner le renseignement que je désire. Hier soir j’ai rencontré un homme, un client important. Je l’ai connu tout à fait par hasard. J’ai pris en note son nom, son numéro de téléphone mais je l’ai égaré. Nous avions pris rendez-vous pour onze heures trente, au bureau de votre Agence. Malheureusement, j’étais en réunion, je n’ai pu téléphoner et je n’ai aucun moyen pour rejoindre cet homme dont je ne me souviens même plus du

nom. Vous l'avez sûrement sur votre agenda. Vous devez noter tous les rendez-vous de monsieur Dumont ?

– Oui, j'ai tout en note. Si vous voulez patienter quelques secondes...

Yamata s'empara du petit calepin dans lequel elle notait tous les rendez-vous. Elle allait reprendre le récepteur lorsque, soudain, elle hésita. L'histoire de ce type qui oublie le nom d'un important client, qui égare la feuille, ça ne tenait pas debout. On ne peut se permettre d'être aussi distrait. Ne voulant pas commettre d'erreur, elle reprit le récepteur.

– Je m'excuse infiniment, monsieur, mais j'ai remis mon agenda de rendez-vous à monsieur Dumont. Je ne le trouve pas. Possible qu'il l'ait apporté avec lui. Il se peut également qu'il soit quelque part dans son bureau. Laissez-moi votre numéro de téléphone, je vous rappellerai dès que j'aurai le renseignement.

– Je regrette, mais vous ne pouvez me rejoindre. Je vous téléphonerai plutôt dans trente minutes.

– Comme vous voudrez, monsieur. Au fait, puis-je savoir votre nom ?

Mais Larry raccrocha sans donner de réponse.

– Curieux, murmura Yamata. Il a pourtant entendu ma question.

Candy était dans son bureau. Elle la sonna.

– Peux-tu venir ici, un moment ?

Lorsque la blonde assistante du Manchot parut, Yamata la mit au courant du mystérieux appel qu'elle avait reçu.

– J'allais lui donner le nom d'Yves Linard lorsque je me suis ravisée.

– Tu as très bien fait. L'histoire de ce type est illogique.

Soudain, Candy demanda :

– Yves Linard, n'est-ce pas le beau blond qui est venu au bureau cet avant-midi ?

– Oui, c'est lui.

– Je vais m'occuper de tout ça, décida la femme-détective. Tu as le numéro de téléphone de monsieur Linard ? Il vaut mieux le prévenir.

S'il désire que nous donnions son nom à l'inconnu, nous le ferons, mais pas avant d'avoir obtenu sa permission.

Yamata demanda :

– Tu veux que je cherche à le rejoindre ?

– Non, je vais m'en charger.

Candy retourna dans son bureau avec l'agenda de Yamata. Elle copia le nom et le numéro de téléphone du client du Manchot, alla remettre le petit bouquin à Yamata, puis une fois installée derrière son bureau, elle signala le numéro que Linard avait laissé.

– Maison De Laroche, agents immobiliers.

– Je voudrais parler à monsieur Yves Linard, mademoiselle.

– Je regrette, il est absent actuellement.

– Attendez-vous bientôt de ses nouvelles ?

– Il appelle toujours durant l'après-midi. Il y a un message ?

– Oui, demandez-lui de téléphoner à l'Agence Robert Dumont. Il est venu au bureau ce matin.

Nous désirons lui parler. Qu'il demande mademoiselle Varin et dites-lui que c'est très important.

– Entendu, mademoiselle, je lui ferai le message.

Pendant que Larry rageait parce qu'il n'avait pu obtenir le nom de son client, Candy, elle, était tout sourire. Si elle savait bien manœuvrer, elle aurait sûrement un rendez-vous avec ce don Juan qui lui plaisait tant.

VI

Candy prend l'initiative

La blonde détective était plongée dans un travail de classification. Elle mettait à jour certains dossiers importants. Soudain, dans un mouvement d'impatience, elle ferma brusquement le tiroir du classeur, jeta un coup d'œil sur les papiers qui se trouvaient sur son bureau et décida d'aller trouver Yamata.

– Dis donc, je cherche le dossier Bisailon. Tu ne l'aurais pas pris, par hasard ?

– Non, mais je sais que monsieur Dumont l'a demandé ce matin, tu étais absente. Il est peut-être allé le chercher.

– Je vais voir.

Elle entra dans le bureau personnel du Manchot. Sur le coin gauche du bureau, il y avait

une pile de dossiers. Elle les consulta, cherchant celui qui l'intéressait. Elle entendit bien sonner le téléphone mais ne s'en préoccupa pas. C'était le travail de Yamata de se charger des appels téléphoniques.

Soudain, la voix de la jolie Japonaise résonna dans l'appartement.

– Candy, tu es demandée sur la ligne numéro deux.

– Merci.

– Elle prit le récepteur de l'appareil téléphonique qui se trouvait sur le bureau de son patron.

– Allô !

– Mademoiselle Varin, ici Yves Linard, vous m'avez téléphoné ?

– Oui, monsieur Linard. Vous êtes venu au bureau, ce matin, à onze heures, n'est-ce pas ?

– C'est bien ça.

– Vous aviez donné rendez-vous à un autre homme pour onze heures trente ?

– Moi ? Mais jamais de la vie.

– C'est bien ce que je croyais. Un type a téléphoné. Il avait égaré votre nom, votre adresse, votre numéro de téléphone, il ne se souvenait de rien. Il voulait qu'on les lui donne.

Yves comprit tout de suite que c'était Larry qui cherchait à percer le mystère de son identité.

– J'espère que vous n'avez pas donné mon nom à ce type. Il ne cherche qu'à me causer des ennuis, il est même capable de me tuer s'il me trouve.

Candy le questionna :

– C'est pour cette raison que vous êtes venu rendre visite à monsieur Dumont, ce matin ?

– Exactement. Cet homme, à ce qu'on m'a dit, serait l'amant de ma femme. Je n'en sais pas plus long. Je voudrais faire suivre mon épouse, connaître l'identité de ce salaud. Malheureusement, votre patron a refusé de m'aider.

Candy était fort surprise.

– Tiens, pourquoi ?

– Pour deux raisons précises. La première, il ne me l’a pas dite, mais je l’ai devinée tout de suite. Je lui ai été particulièrement antipathique. Quant à la seconde, il a compris que je désirais obtenir le divorce avec mon épouse...

– Et notre bureau ne s’occupe pas de causes de ce genre. C’est l’exacte vérité, monsieur Linard.

– Mais alors, que dois-je faire ? J’ai la nette impression que mon épouse est en danger. Elle n’est pas à la maison, je suis sans nouvelle d’elle depuis onze heures trente. J’étais pour rappeler monsieur Dumont lorsqu’on m’a transmis la nouvelle que vous vouliez communiquer avec moi...

Candy le coupa :

– Écoutez, monsieur Linard, je vais faire une chose pour vous. Même si nous discutons des heures au téléphone, ça ne nous avancera absolument pas. Je suis détective moi-même. Je suis à l’emploi de monsieur Dumont, mais en dehors de mes heures de travail, je suis libre et, si je veux, enquêter personnellement sur une cause, le patron n’a rien à dire. Alors, si on se

rencontraît...

Et pour mieux le persuader, elle ajouta :

– Je suis la blonde que vous avez croisée dans l'entrée, ce matin.

– Non, c'est vrai ? Alors, disons que j'accepte votre suggestion. Pouvons-nous nous rencontrer le plus tôt possible ?

– Malheureusement pas, j'ai rendez-vous avec un client et, jusqu'à cinq heures au moins, je suis à l'emploi de l'Agence du Manchot. Par la suite j'aimerais bien passer à mon appartement...

– Si on se rencontrait vers sept heures ? Nous pourrions dîner ensemble, je vous invite.

– Vous êtes très gentil. J'accepte. Mais en souriant, elle insista :

– C'est strictement au point de vue professionnel, n'est-ce pas ?

– Mais oui, mademoiselle Varin. Je passe vous prendre à votre appartement ?

– Non, je préférerais vous rejoindre car je ne voudrais pas indisposer mon patron.

– Alors, si ça ne vous dérange pas trop, rencontrons-nous au restaurant. La Maison du Steak Charlie, vous connaissez ?

– Non.

– C'est dans l'ouest de la métropole, rue Sainte-Catherine, non loin du Forum, juste un peu à l'est de celui-ci. C'est là que plusieurs joueurs de hockey vont déguster leur steak d'avant-partie. Il y a des petits salons intimes. On pourra causer sans risque d'être dérangés.

Candy allongea la main et prit un carnet qui se trouvait sur le bureau du Manchot.

– Yves Linard, murmura-t-elle, 7 heures, restaurant Maison du Steak Charlie, rue Sainte-Catherine, à l'est du Forum.

– C'est bien ça. Je vous attends, mademoiselle. Et pas un mot à monsieur Dumont. Il m'a refusé comme client, il empêcherait sûrement cette entrevue qui peut me sauver la vie.

– Ne craignez rien, je ne parlerai pas.

Candy raccrocha. Elle arracha la feuille du

carnet. Elle trouva finalement le dossier qu'elle cherchait et sortit rapidement du bureau.

– Si monsieur Tanguay appelle, Yamata, dis que je suis partie. Je serai peut-être quelques minutes en retard, j'allais oublier son rendez-vous.

Elle entra dans son bureau, posa le dossier sur le dessus du classeur, glissa la feuille sur laquelle elle avait pris des notes dans sa sacoche, mit son manteau et quelques secondes plus tard, elle sortait rapidement des bureaux de l'Agence.

La porte venait à peine de se refermer sur elle lorsque le téléphone sonna à nouveau.

Yamata soupira :

– Quelle journée ! Ça n'a pas arrêté de sonner.

Elle décrocha et récita la formule habituelle.

– Mademoiselle, je vous ai appelée plus tôt. Je voulais savoir le nom de l'homme qui avait rendez-vous avec le Manchot, à onze heure trente et...

– Écoutez, monsieur. Vous avez refusé de vous identifier, vous me demandez des

renseignements sur les clients de notre maison, eh bien vous rappellerez monsieur Dumont lui-même. Il sera ici à cinq heures.

Elle allait raccrocher, mais elle entendit l'autre tonner :

– Un instant ! Vous êtes idiot ou quoi ?

– Pardon ?

– Vous n'avez rien deviné ? Je veux éviter des ennuis à mon ami Dumont. Je suis un agent de la Gendarmerie, c'est pour cette raison que je ne me suis pas identifié. Le type qui est allé au bureau ce matin est un trafiquant.

– Ce n'est pas possible.

– Si ! Alors, je veux éviter des tracas à monsieur Dumont. Tout ce que je désire, c'est le nom de cet homme. Il me semble que c'est pas un mystère. Déjà, vous m'avez fait perdre un temps précieux. Quand monsieur Dumont apprendra qu'il a à son service une secrétaire si peu débrouillarde, tel que je le connais, il sera capable de vous congédier.

Yamata tressaillit. Elle n'était pas une parfaite

secrétaire et Robert Dumont lui avait déjà laissé entendre que ce n'était que temporairement qu'il avait retenu ses services.

Ce que cet homme lui avait dit était très logique. Oui, il pouvait être un enquêteur de la Gendarmerie Royale. Ça expliquait le mystère qui entourait la demande.

– Écoutez monsieur, fit Yamata pour se racheter, tout ce que je peux vous donner, c'est son nom. Pour le reste, il faudra communiquer avec monsieur Dumont.

– Donnez, ce sera toujours ça.

– C'est Yves Linard, mais je n'ai ni son adresse, ni son numéro de téléphone.

Elle mentait évidemment. Le Manchot pouvait lui faire des reproches, aussi elle s'était tenue dans la limite, sans trop commettre d'indiscrétions, mais tout en ne refusant pas d'aider un officier de police,

– Yves Linard. Bon, je vous remercie, mademoiselle. Je me mettrai en communication avec mon ami Robert.

*

Larry raccrocha. Il était très satisfait de lui. Il avait joué la comédie et cette gourde de secrétaire s'était laissée prendre.

Il avait paru déçu quand Yamata lui avait dit qu'elle ne possédait que le nom, mais quand elle mentionna Yves Linard, sa figure s'illumina d'un sourire.

« Un nom rare. Il ne doit sûrement pas y en avoir des milliers dans l'annuaire. »

Tout de suite, il consulta le livre accroché à la paroi de la cabine téléphonique.

« Linard... Linard... il y en a trois, mais un seul Y. Linard. Je vais quand même prendre les trois numéros. »

Il les copia sur un bout de papier. À l'extérieur, une femme qui voulait placer un appel s'impatientait. Larry entrouvrit la porte.

– Tu ferais mieux d'aller téléphoner ailleurs,

la petite mère, ça peut être long.

La femme répondit :

– Faites ça vite, je vais patienter.

Larry haussa les épaules :

– Patiente si tu veux, mais décolle-toi un peu. maudit ; mes conversations, c'est pas fait pour toutes les commères du quartier.

Il referma la porte pendant que la femme insultée s'éloignait en maugréant.

Larry appela tout d'abord chez celui qui portait l'initiale Y. Ce fut une voix d'homme qui répondit :

– Résidence privée de monsieur Linard.

– Yves est-il là ? demanda-t-il comme s'il connaissait bien celui qu'il tentait de retrouver.

– Je regrette mais monsieur est sorti pour la journée. Il ne rentrera pas pour le dîner. Puis-je savoir qui l'appelle ?

– Inutile, il ne me connaît pas. C'est-à-dire que..., ça fait des années qu'on ne s'est pas vus. Vous ne savez pas où je pourrais le rejoindre ?

– Il était à ses bureaux lorsqu’il m’a appelé pour me dire qu’il ne viendrait pas dîner. Vous pouvez lui téléphoner là, mais je serais bien surpris qu’il s’y trouve encore. Il ne reste jamais bien longtemps au même endroit.

Le domestique donna le numéro. Larry le remercia puis téléphona à l’agence.

– Je voudrais parler à monsieur Linard, s’il vous plaît.

– Monsieur Linard vient tout juste de partir.

– À quelle heure l’attendez-vous ?

La fille éclata de rire :

– L’attendre ? Mais vous blaguez ! Monsieur nous laisse croire des choses, puis il prend un autre rendez-vous. Maggie et moi, nous ne sommes là que pour boucher les trous.

Mais Larry insista :

– Mademoiselle, faut absolument que je rejoigne monsieur Linard le plus tôt possible. Puis-je savoir à quel endroit il a rendez-vous ?

Maggie ricana :

– Il commence toujours par nous conduire dans un petit restaurant. Un souper à la chandelle et là, il déploie tout son charme, il nous grise avec son champagne...

Le tueur s'impatientait. Il n'avait guère le temps d'écouter les doléances d'une amoureuse déçue.

– Vous pouvez me donner le nom de ce restaurant ?

Et soudain, il eut une idée. Cette secrétaire évidemment, en voulait à son patron de jeter un œil sur les autres filles. Il fallait se servir de cette jalousie pour arriver à ses fins.

– J'ai un compte à régler avec lui. J'aimerais bien lui troubler son petit dîner à deux, moi.

– C'est vrai ? Dans ce cas, il sera chez Charlie, le spécialiste du steak, rue Sainte-Catherine ouest, près du Forum, à sept heures. Mais n'allez pas lui répéter que c'est moi qui vous ai donné ce renseignement.

– Soyez sans crainte, mademoiselle. Je vais faire une surprise.

– Tant mieux.

Larry raccrocha. Maintenant, il était persuadé de pouvoir toucher son vingt-cinq mille dollars.

« Quand Linard s'apercevra que je l'ai démasqué, il paiera, je n'ai aucun doute là-dessus.

Il décida de retourner à sa chambre et d'écouter les nouvelles à la radio.

– Sûrement que tôt ou tard, on finira par parler du meurtre de la petite amie de Linard. On ne peut cacher un cadavre indéfiniment... à moins que ce soit Linard lui-même qui ait manigancé cette affaire.

Et rapidement, il retourna au petit hôtel où il logeait.

*

– Rien de spécial, Yamata ?

– Non, monsieur Dumont.

Le Manchot semblait très affairé. Il entra dans

son bureau, mais avant de refermer la porte, il demanda :

– Michel n'est pas là ?

– Non et Candy non plus, elle avait rendez-vous avec un client.

– Je sais. Si Michel arrive, envoie-le-moi aussitôt. Si je reçois des appels, prends-les en note, je n'y suis pour personne... surtout pas pour les policiers.

Il laissa Yamata stupéfaite, se demandant dans quel guêpier son patron avait pu s'empêtrer.

Le Manchot s'installa à son bureau. Il allait décrocher le récepteur de l'appareil téléphonique lorsqu'il remarqua le petit carnet de notes. Il n'était pas à sa place habituelle.

« Tiens, quelqu'un s'est servi de mon bureau », pensa-t-il.

Et cette personne n'avait pas remarqué que les petites feuilles du carnet étaient séparées, chacune d'entre elles, par un papier carbone. Le Manchot ne s'en servait que pour noter des choses importantes afin d'en garder une copie.

Il retira le papier carbone et lut sur la feuille :

« Yves Linard, 7 heures, Maison du Steak Charlie, rue Sainte-Catherine, à l'est du Forum. »

Le Manchot faillit pousser un cri. Il sonna tout de suite Yamata.

– Ici, dans mon bureau ! cria-t-il lorsque la Japonaise répondit par l'électrophone.

Et c'est toute tremblante que la jeune amie de Michel pénétra dans l'appartement privé du grand patron. Le Manchot tendit le carnet qu'il tenait dans sa main droite.

– C'est bien l'écriture de Candy, ça ? Tu la reconnais ?

Sans même lui donner la chance de répondre, il enchaînait.

– Elle s'est servie de mon bureau pour placer un appel ? Qui lui a donné ce nom ?

– Mais quel nom ?

– Yves Linard !

– Mais c'est moi qui...

– Et elle a pris rendez-vous avec ce type !

– Je l’ignorais. Je sais qu’elle fut demandée au téléphone alors qu’elle cherchait un dossier que vous m’avez demandé ce matin. Mais j’ignore qui lui a téléphoné.

– Comment a-t-elle connu ce type ? C’est sûrement toi qui lui as parlé de Linard ?

Calmement, la jeune Japonaise expliqua :

– Depuis votre départ, j’ai reçu des appels concernant ce monsieur Linard. Vous saviez, vous, qu’il était trafiquant de drogues ?

– Qu’est-ce que tu me chantes là ?

– Un de vos amis de la Gendarmerie Royale a téléphoné. Il voulait absolument savoir le nom du type que vous avez reçu ce matin à onze heures trente. C’est un trafiquant. L’homme voulait connaître son nom et son adresse. Je ne savais trop que faire, c’était très urgent, semblait-il, alors, je me suis permis de ne donner que le nom.

Le Manchot hurla presque :

– Mais Bon Dieu ! Nous n’en aurons jamais fini avec cette affaire ?

Yamata ne comprenait plus rien. D’une voix

coléreuse, le détective poursuivit :

– Tiens, tiens, regarde cette feuille. C'est bien Candy qui a écrit ça. Le nom est là... et puis, 7 heures, au restaurant Charlie.

La Japonaise déclara :

– Vous connaissez Candy, n'est-ce pas ? Enfin, je veux dire que... ce garçon, elle le trouvait très beau. Elle lui a peut-être téléphoné !

– C'est pire !

À ce moment-là, la porte du bureau du Manchot s'ouvrit et Michel parut.

– Je vous dérange ?

– Tu arrives au bon moment, toi !

Il avait rarement vu le Manchot d'aussi mauvaise humeur.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Il y a que Candy est allée se jeter dans la gueule du loup

Michel soupira :

– Mais de quel loup voulez-vous parler ?

– Un criminel, un assassin ! Je suis dans le pétrin par-dessus la tête. J'ai un cadavre sur les bras et tout ça, à cause d'un don Juan qui se croit le nombril de l'univers. Non seulement je ne peux le faire arrêter, mais je suis incapable de le rejoindre et voilà que c'est Candy qui prend rendez-vous avec lui.

Robert Dumont demanda, la rage dans la voix :

– Tu sais, toi, ce qui va se passer si la police apprend que je cache un cadavre ? Si la police découvre qu'un meurtre a été commis, qu'il n'y a plus de cadavre, que moi, le Manchot, je sais depuis cet après-midi où il se trouve et que je n'ai rien rapporté ? Je perdrai ma licence, tout simplement. On ne me donnera aucune chance, aucune ! Je n'aurais jamais dû me mêler de cette affaire.

Et repoussant Yamata assez durement, il lui ordonna :

– Retourne à ton travail, toi, laisse-nous, Michel et moi.

Comme dans un écho, Michel répéta :

– Oui, retourne à ton travail, as-tu compris ?

– Je ne suis pas sourde, grommela Yamata.

Et en sortant, elle ajouta d'une voix assez forte pour être entendue des deux hommes :

– Je fais mon possible et si les autres se mettent les pieds dans les plats, c'est moi que l'on blâme.

Michel attendit que la porte se soit refermée pour déclarer :

– Ne vous occupez pas d'elle, patron. Tenez, je vous sers un bon verre de cognac, ça va vous calmer.

Et, pendant qu'il versait une bonne rasade pour son patron, le grand détective ajouta :

– Ensuite, vous me raconterez ce qui vous arrive.

Le Manchot vida son verre d'un trait et alla s'asseoir dans son fauteuil pivotant, derrière son bureau.

– Aucun message, impossible de le rejoindre.

C'est à n'y rien comprendre.

– Vous parlez toujours de ce type... Simard ?

– Tout d'abord, ce n'est pas Simard, c'est Linard. Et ce n'est pas de lui que je parle. Tu as connu toi, celui qu'on appelait « Deux Faces » Bigras ?

– Non, je devrais ?

Dumont, sans répondre, décrocha brusquement son récepteur.

– Yamata, tentez de rejoindre Candy. Elle doit être dans sa voiture...

– Non, son automobile est au garage.

– Encore ?

– Oui, elle voyage en taxi.

– Eh bien, téléphonez chez elle sans arrêt. Elle va sûrement y aller pour se changer, si elle a un rendez-vous.

Il raccrocha, puis se tournant vers Michel, il continua la conversation comme s'il ne l'avait pas interrompue.

– Non, c'est vrai. « Deux Faces », c'était avant

ton arrivée dans la police officielle. Bigras était détesté de tout le monde.

– Pourquoi ? osa demander Michel.

Impatient, les nerfs à fleur de peau, le Manchot faillit laisser éclater sa colère.

– Il me semble qu'il n'est pas nécessaire de te mettre les points sur les « i ». Son nom dit tout. Tu ne pouvais jamais faire confiance à ce type. Il se disait ton ami, mais si par hasard tu commettais la moindre erreur, tout de suite, c'était un rapport à nos supérieurs. Il a dû faire renvoyer une dizaine de policiers. Mais les gars lui ont fait la vie tellement dure qu'il a dû donner sa démission. Bigras possède une petite agence. Il mène des enquêtes. Il s'occupe surtout des cas de divorces et des choses du genre. Il peut aussi bien te faire chanter pour t'arracher plus d'argent.

Michel masquait bien son impatience. Le Manchot parlait sans rien lui apprendre de ce qui s'était passé réellement. Pour la seconde fois, Dumont interrompit la conversation pour signaler un numéro de téléphone. Au bout d'une demi-minute, il raccrocha d'un geste rageur.

– Personne. Et c'est comme ça depuis cet après-midi.

Michel prit place dans un fauteuil, juste en face du bureau de son patron.

– Écoutez, patron, moi, je comprends votre nervosité. Vous avez dit avoir un cadavre sur les bras. Vous donnez le nom de Linard et ensuite celui d'un ex-policier qui joue au détective privé. Votre histoire n'a aucune suite. Vous devriez tout me raconter. Deux têtes valent mieux qu'une. Moi, je ne demande qu'à vous aider.

Le Manchot regarda longuement son assistant !

– Oui, tu as raison, j'agis comme un imbécile. D'un autre côté, si nous restons ici à discuter...

– Ce n'est pas du temps perdu et vous le savez aussi bien que moi. En me révélant tout, un fait qui vous a peut-être échappé me frappera et...

– Tais-toi, si tu veux que je te raconte. Tout a débuté ce matin avec ce Linard que j'ai envoyé promener. Il m'a pris pour un idiot. Il m'a raconté une histoire qui n'avait aucun sens. Mais

ce qu'il désirait, au fond, c'était que je surveille sa femme qui est très riche. Il veut la prendre en défaut pour ensuite demander le divorce et obtenir une partie de la fortune. Moi, je ne marche jamais dans ce genre d'affaire.

Michel avait sorti un crayon et son calepin. Il prenait des notes.

– C'est vers une heure, peut-être plus tard, que Bigras a téléphoné. Il semblait très nerveux. Il bafouillait, il criait presque au téléphone. Il disait avoir besoin de mes services. Un meurtre avait été commis, selon lui, il connaissait l'assassin mais ne pourrait jamais le faire accuser.

– Pourquoi ?

– Parce que cet homme se servirait de moi, le Manchot, comme alibi. Et c'est alors qu'il m'a lancé le nom d'Yves Linard. « C'est ton client, Manchot, je le sais. Il était à ton bureau à onze heures trente. Tu as toujours eu de curieuses fréquentations, Dumont, mais j'ignorais que tu côtoyais les criminels. » J'étais pour lui raccrocher la ligne au nez mais ce nom de Linard arrêta mon geste. « Si tu donnais plus de détails,

Bigras. » « Impossible au téléphone, répondit-il. Tu es dans les ennuis par-dessus la tête si tu refuses de m'aider. Une femme a été assassinée dans un motel. Je ne peux en dire plus long pour l'instant. J'ai la preuve que Linard était à ton bureau à onze heures, un de mes hommes le suivait. Écoute bien Manchot. Saute dans ta voiture immédiatement. Tu te rends rue De Lorimier. Près de Sainte-Catherine, du côté ouest, juste en face d'une taverne, il y a un terrain vacant sous le pont. Tu trouveras une voiture de marque Chrysler. Une très belle voiture, elle est bleue, modèle 1981. » Il donne le numéro de plaque. « Les clefs seront derrière le pare-soleil. Prends cette voiture et va la garer en lieu sûr. Ensuite, nous nous rencontrerons et causerons de l'affaire. Moi, je ne veux pas te causer d'ennuis, mais si tu ne fais pas ce que je demande, je préviens la police et tu te débrouilleras avec l'escouade des homicides. » Évidemment, j'engueulai Bigras, je lui dis que jamais je ne marcherais dans ses combines. « À ton aise, Manchot, refuse ma collaboration et d'ici peu de temps, tu seras dans l'obligation de fermer les

portes de ton agence. » Et sans ajouter un mot de plus, il a raccroché. Voilà le début de tout ce cauchemar.

Michel était surpris.

– Ne me dites pas, « torrieu », que vous avez obéi à ce type ?

– Je connais Bigras, il est excessivement dangereux, il ne recule devant rien. Il était au courant de mon entrevue avec Linard, donc, il ne parlait pas au hasard. Si seulement tu avais été ici. Mais je savais que tu te trouvais hors de Montréal pour une bonne partie de la journée. J'ai tenté de téléphoner à Linard, ce fut impossible. Ça ne me donnait rien de laisser le message, je l'avais mis à la porte et il était parti en colère.

– Lentement, le Manchot se leva puis il se mit à arpenter son bureau. Il sentait un besoin impérieux de calmer ses nerfs.

– Alors, vous êtes allé récupérer cette voiture ?

– Ne m'en parle pas. J'ai agi comme un idiot, je me suis rendu coin Sainte-Catherine et De

Lorimier. La voiture était bien là, sur le terrain vacant. J'ai stationné ma propre automobile tout près. La portière n'était pas fermée à clef. J'ai jeté un coup d'œil dans la voiture, tout était normal. Alors, je me suis installé au volant et j'ai démarré. Bigras m'avait simplement demandé de la garer dans un endroit sûr. Alors, près de chez moi, il y a un garage intérieur qui loue des espaces à la semaine ou au mois.

– Je le sais, souvent vous mettez votre voiture là.

– À l'hiver, surtout, j'ai un espace loué à l'année. Je suis donc allé stationner la voiture dans ce garage. J'ai pris les clefs puis, j'ai décidé de noter le numéro de la plaque d'immatriculation, je pouvais toujours faire enquête sur le propriétaire de la voiture. C'est en regardant la plaque que je me suis rendu compte qu'un morceau de linge, une guenille sortait de la malle arrière. J'ai voulu voir ce que c'était. J'ai ouvert le coffre... C'est là que j'ai trouvé le cadavre, une femme nue qu'on a battue violemment.

– « Sacrament » !

– Tu peux le dire ! Les vêtements de la femme étaient à ses côtés. C'est un morceau de sa robe qui dépassait. Inutile de te dire que j'ai rapidement fermé le coffre. Je n'ai pas perdu une seconde, j'ai hélé un taxi et je suis allé récupérer ma voiture où je l'avais laissée. Je ne voulais pas qu'elle attire l'attention. Dans ma voiture, en me servant de mon téléphone, j'ai tenté à nouveau de rejoindre Bigras, puis Linard, rien à faire. Selon Bigras, Linard est un assassin, mais c'est moi qui le protège, qui lui sers d'alibi. J'arrive ici et qu'est-ce que j'apprends ? Candy a réussi à parler à Linard. Plus que ça, elle a pris rendez-vous avec lui. Si ce que Bigras a dit est vrai, elle peut se trouver dans de fort mauvais draps. J'ai contacté des amis policiers, ils vont rechercher Bigras. Michel se leva :

– Vous savez à quel endroit se tiendra le rendez-vous ?

Le Manchot retourna à son bureau et montra la feuille à Michel.

– Si elle avait remarqué qu'il y avait un papier

carbone sous la feuille sur laquelle elle a écrit, nous n'aurions probablement jamais su ça.

– Maison du Steak Charlie, je connais l'endroit, murmura Michel. Je pourrai l'attendre là et je trouverai une façon de lui parler avant qu'elle ne soit seule avec lui.

Robert Dumont resta un long moment sans parler. Il semblait réfléchir.

– Non, attends, ça me donne une idée. L'initiative qu'a prise Candy jouera peut-être en sa faveur. Il faut absolument qu'on communique avec elle avant qu'elle ne rencontre Linard.

Michel s'écria :

– Torrieu ! C'est pas compliqué, je n'ai qu'à me rendre à son appartement. Vous connaissez Candy ? Depuis que vous lui avez défendu de porter des robes trop décolletées au bureau, elle se sent frustrée, elle dit qu'elle n'est pas à son avantage. Or, pour aller manger avec un don Juan, vous pouvez être certain qu'elle passera à son appartement pour mettre une de ses toilettes assez osées.

– Tu as raison !

– Je saute dans ma voiture et je me rends chez elle.

Le Manchot l'arrêta d'un geste de la main droite.

– Oh, oh, une seconde, je vais t'expliquer mon plan. Tu vas te munir d'un magnétophone miniature, un de ces nouveaux gadgets que nous avons achetés.

– Un magnétophone comme celui que vous dissimulez parfois dans votre prothèse ?

– Exactement. Candy devra porter ce minuscule appareil sur elle. Quant au micro, il est plus petit qu'un stylo à bille. Dis-lui qu'elle fasse parler Linard. Qu'elle lui mentionne que je le recherche pour un meurtre qui a été commis, qu'elle dise même que j'ai réussi à enlever le cadavre et à le cacher, on verra alors sa réaction.

– Et Bigras, vous allez le laisser tomber ?

– J'ai bien l'impression qu'il se cache quelque part. Il a accepté un travail trop fort pour ses moyens. Il s'est retrouvé en face d'un meurtre,

alors, il a perdu les pédales. Il a enlevé le cadavre et comme il sait que j'ai eu un rendez-vous avec le dénommé Linard, il m'oblige à démêler cette affaire. Tu peux être certain qu'il ne l'emportera pas en paradis.

Michel demanda :

– Avez-vous pris des renseignements concernant le numéro de la plaque d'immatriculation ?

– Oui. La voiture appartient à Cécile De Laroche. C'est la riche épouse d'Yves Linard. Tu vois que tout s'enchaîne.

– Et la femme...

– Doit être Cécile Linard. Je suis idiot, j'aurais dû prendre le sac qui se trouvait dans le coffre arrière de la voiture. Il devait y avoir des papiers d'identité à l'intérieur.

– À mon avis, Bigras a beau être un imbécile, il a certainement dû les faire disparaître. Je prends un magnétophone miniature et je vais me poster devant l'appartement de Candy.

– Quant à moi, je vais de nouveau essayer, par

tous les moyens, d'entrer en communication avec Linard. Si je ne le rejoins pas, sois assuré que je serai dans les environs du Charlie ce soir, à sept heures.

*

Il passait cinq heures lorsque Candy fut enfin libre après avoir terminé l'entrevue avec son client.

– Trop tard pour que je téléphone au bureau. Et puis, je veux absolument prendre livraison de ma voiture. On m'a dit qu'elle serait prête à la fin de l'après-midi.

C'est vers cinq heures vingt qu'elle arriva enfin au garage. Le mécanicien lui dit aussitôt :

– Nous vous avons promis votre voiture pour aujourd'hui, vous l'aurez, mademoiselle Varin. J'ai trouvé le problème, maintenant, elle ne calera plus. Si vous voulez patienter une dizaine de minutes, je termine la réparation.

Mais à six heures moins vingt, la voiture

n'était pas encore prête. Candy voyait le temps filer beaucoup trop rapidement.

– Dépêchez-vous, j'ai un rendez-vous, il faut que je passe chez moi. Je ne serai jamais prête.

– Mademoiselle Varin, je ne vous laisserai jamais partir avec une voiture qui n'est pas en condition. Ne craignez rien, j'en ai pour cinq minutes. Oh, j'y pense, il y a une boîte qui vous appartient, ça vient d'un magasin. Elle était dans la valise. J'ai pensé que ce pouvait être quelque chose de précieux, je ne voulais pas que ça s'abîme. La boîte est dans le grand bureau, je vous la remettrai avant de partir.

Candy poussa un cri :

– Vous êtes un ange, vous me sauvez la vie !

– Comment ça ?

– C'est une robe, la dernière que j'ai achetée. Je suis allée en prendre livraison après qu'on eut fait les dernières retouches. Je l'avais oubliée dans la voiture. Il y a un endroit où je peux me changer ?

– Certainement. Le patron est parti. Prenez son

bureau, il y a une salle de bain.

Candy savait faire contre mauvaise fortune bon cœur. Elle aurait aimé changer ses bijoux, mais tout de même, ceux qu'elle portait présentement allaient fort bien avec sa nouvelle robe.

« De cette façon, ça me donne du temps. Si je vais chez moi, je serai trop pressée, je ne pourrai même pas me maquiller. »

Et à six heures vingt, elle sortait du bureau du gérant, complètement transformée. Elle s'était remonté les cheveux d'une manière très habile. Sa robe, décolletée à souhait, lui seyait à merveille et la faisait paraître beaucoup plus mince.

En la voyant, le mécanicien siffla d'admiration.

– Heureusement que mes hommes sont partis, vous auriez pu vous faire violer ! Vous êtes belle à croquer, mademoiselle Varin. Votre voiture est prête depuis dix minutes. J'ai fait un test sur la route, jamais elle n'a aussi bien roulé.

– Vous avez calculé le coût des réparations ?

– Bah, rien ne presse, je vous enverrai tout ça au cours de la semaine.

Candy jeta un coup d'œil à sa montre.

– Maintenant, j'ai un peu de temps devant moi. Je préférerais payer tout ça immédiatement, si ça ne vous dérange pas.

– Pas du tout. Je ferme boutique à sept heures. Je n'ai plus de travail, mais il faut que je reste ici au cas où un client m'apporterait sa voiture pour demain. Je vais vous préparer ça.

Candy était fière de son coup. Elle n'aurait pas à se hâter, elle n'aurait pas à passer à son appartement.

Et pendant ce temps, le grand Michel Beaulac, impatient, faisait les cent pas devant le logis de sa collègue.

VII

Otage

Ce fut le Manchot lui-même qui décrocha le récepteur téléphonique. Il avait permis à Yamata de retourner à son appartement.

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– Patron... c'est Michel. Je ne comprends pas ça, il passe six heures quinze et Candy n'est pas rentrée. Elle ne viendra sûrement pas à son appartement. Espérons qu'il ne lui est rien arrivé. Ordinairement, elle se rapporte toujours aux environs de cinq heures.

– Je sais, mais elle doit se sentir coupable d'avoir pris un rendez-vous avec un client que j'ai chassé de l'Agence. Elle a préféré ne pas téléphoner.

– Alors, je me rends au restaurant où se

tiendra le repas ?

– Oui, mais ne prends aucune initiative.
Attends-moi.

Michel demanda :

– Du nouveau de votre côté ?

– Absolument rien. Impossible de rejoindre Bigras et aucune nouvelle de mes amis policiers. J'ai téléphoné à la demeure des Linard. Madame est absente depuis ce matin, elle n'a donné aucun signe de vie ; quant à monsieur, il ne reviendra qu'à la fin de la soirée.

Et le Manchot lui recommanda :

– Place ta voiture sur un terrain de stationnement, surveille le restaurant de loin. Lorsque je passerai avec mon automobile, rue Sainte-Catherine, tu monteras à mes côtés. Il faut éviter que Candy nous voit et puis, ce Linard, il me connaît.

– Entendu, patron, je vous attends.

Il passait à peine six heures trente lorsque Larry arriva au restaurant de la rue Sainte-Catherine.

Le maître d'hôtel et gérant demanda :

– Vous êtes seul ?

– Oui et non. Il y a un bon ami que je n'ai pas vu depuis des mois. Je sais qu'il a retenu une table pour ce soir, à sept heures. Je veux lui faire une surprise.

– Son nom ?

– Yves Linard.

Le gérant consulta son livre.

– En effet, monsieur Linard est un de nos bons clients. Il a retenu un salon particulier.

Larry mit la main dans sa poche et sortit un billet de cinq dollars.

– Laissez-moi lui faire la surprise. Il sera si content de me voir. Laissez-moi m'installer dans ce petit salon et surtout, ne lui dites pas que je suis là.

Le gérant prit le cinq dollars, mais se montra quand même réticent.

– Tel que je connais monsieur Yves, il ne sera sûrement pas seul.

– Il n'a pas changé. Oh, mais ne vous inquiétez pas, je ne les dérangerai pas longtemps. Comme ça, il pourra continuer à jouer les beaux cœurs ! Ce cher Yves, il a beaucoup de succès auprès des femmes. Alors, vous me conduisez à ce petit salon ?

– Mais oui, monsieur.

– Et surtout, pas un mot. Vous deviendrez le complice de cette belle surprise.

– Vous désirez commander quelque chose ?

– Même pas, fit Larry. Je ne ferai que serrer la main de ce bon vieux camarade. Il a quelque chose à me remettre. Ensuite, je filerai.

Et le maître d'hôtel le laissa seul dans le petit salon particulier.

À sept heures moins quart, Yves Linard arrivait au restaurant.

Le gérant se précipita au-devant de lui. On soignait toujours fort bien un client de la trempe d'Yves Linard.

– Bonsoir monsieur Yves. Je vous ai réservé le salon B.

– Y a-t-il une demoiselle qui m'a demandé ?

– Pas encore, monsieur Yves, mais... enfin, si vous voulez monter...

– Non, je vais attendre mademoiselle ici, si ça ne vous dérange pas.

– Ça ne dérange aucunement. Cependant, vous seriez plus à l'aise dans votre salon. Vous connaissez les femmes ; souvent, elles sont en retard. Je vous servirais un excellent apéritif...

Yves regarda curieusement le gérant :

– Qu'est-ce qu'il y a, Henri ? Avez-vous peur que je chasse vos clients si j'attends dans l'entrée.

Le garçon rougit.

– Oh non, monsieur, pas du tout. Je ne cherche qu'à bien vous servir. Excusez-moi.

Il s'éloigna rapidement. Il aurait bien voulu qu'Yves monte au petit salon pour rencontrer cet ami d'enfance qui l'attendait. D'autre part, il avait promis à Larry de lui laisser la surprise de se présenter lui-même à son camarade.

« Le retard de cette fille aurait permis à ces deux hommes de causer sans être dérangés, d'autant plus que monsieur Yves, quand il est en charmante compagnie, insiste pour qu'on le laisse seul. Je regrette d'avoir fait monter ce type. »

*

Le Manchot jeta un coup d'œil à sa montre. Il était temps pour lui de quitter le bureau. Comme le restaurant était situé dans le même quartier que l'Agence, ça ne lui prendrait que cinq minutes, tout au plus, pour s'y rendre.

Selon une habitude prise depuis qu'il s'était procuré de nombreux gadgets, il installa dans sa prothèse un petit étui contenant des outils sophistiqués. C'était sûrement la cachette idéale

et, parfois, ces objets lui avaient sauvé la vie.

Comme il allait franchir la porte, la sonnerie du téléphone résonna. Robert Dumont hésita. S'il prenait l'appel, il pouvait être retardé et Michel l'attendrait inutilement. D'un autre côté, ce pouvait être Candy qui avait décidé de se rapporter à la téléphoniste de l'Agence. De cette façon, on ne pouvait rien lui reprocher. Il décida donc de prendre l'appel.

– Agence de détectives Robert Dumont, « Le Manchot ». Ici Robert Dumont.

– Dites donc, je suis chanceux de vous avoir comme ça au bout du fil, monsieur Dumont.

– Dites-moi qui parle, je vous en prie, j'ai un rendez-vous...

– Vous ne me connaissez pas. Mon nom est Guy Lalande, je suis policier, je travaille avec votre ami, le sergent Beaupré. Vous lui avez téléphoné plus tôt. Vous lui avez demandé de faire des recherches pour retrouver un détective privé, « Deux Faces » Bigras.

– Ne me dites pas que vous l'avez retracé ?

Le jeune policier semblait vouloir se mettre en évidence.

– Le sergent me fait énormément confiance. Et puis, il savait qu'avant de faire partie des rangs de la Communauté urbaine de Montréal, j'avais travaillé pour Bigras. Enfin, Beaupré m'a beaucoup parlé de vous, je vous admire monsieur Dumont. Si vous aviez ouvert votre agence plus tôt, j'aurais fait application chez vous au lieu de travailler pour un type pas très propre comme Bigras.

Le Manchot commençait à s'impatienter. L'heure filait beaucoup trop rapidement.

– Écoutez, Lalande, j'ai un rendez-vous urgent. Dites-moi ce que vous savez et...

– J'y arrive, monsieur Dumont. J'ai pensé que Bigras avait fait quelque chose d'incorrect et qu'il se cachait quelque part.

– Je sais, je sais, j'ai tiré exactement les mêmes conclusions que vous.

– Oui, mais moi, je connais « Deux Faces ». Je sais qu'il a quatre appartements qui sont loués

sous de faux noms. Ça lui permet de se retirer de la circulation quand la soupe devient trop chaude. Eh bien, je sais où il se cache !

– Quoi ?

– Je peux vous y conduire.

Le cerveau du Manchot était en ébullition. Bigras tenait sûrement la clef de tout ce mystère. D'un autre côté, Candy était peut-être en danger, il avait ordonné à Michel de ne pas bouger avant son arrivée et le jeune détective n'allait sûrement pas désobéir à son patron.

– Dites-moi, connaissez-vous Michel Beaulac ?

– Le grand Mike ? Certainement que je le connais. Nous avons même travaillé ensemble. Nous étions aux études à l'école de police en même temps et...

Le Manchot lui coupa la parole.

– Vous allez me dire où se trouve Bigras. Êtes-vous de service, actuellement ?

– Non. D'ailleurs, le sergent m'a recommandé de ne vous téléphoner que...

– Très bien, très bien. Connaissez-vous le restaurant la Maison du Steak Charlie ?

– Non.

Le Manchot lui donna l'adresse.

– Rendez-vous-y immédiatement. Michel Beulac va se tenir près du restaurant. Possible que vous ayez de la difficulté à le repérer. Il doit surveiller ce restaurant sans être vu.

D'un petit ton prétentieux, le jeune policier déclara :

– Ne craignez rien, j'ai plus d'un tour dans mon sac, je vais vous prouver que je suis un bon policier. Quand j'aurai retrouvé Mike, qu'est-ce que je lui dis ?

– Que je suis sur la piste de Bigras, tout simplement et qu'il agisse au meilleur de sa connaissance.

– S'il a besoin d'aide, je peux lui donner un coup de main ?

– Vous pourrez le lui offrir, c'est lui qui décidera. Maintenant, dites-moi où je peux trouver Bigras.

Le jeune Lalande donna une adresse sur la rue Leclair, dans l'est de la métropole.

– Et vous êtes persuadé qu'il est là ?

– Et comment ! Il a loué ce logement sous le nom de Garneau. Je me suis informé au concierge. J'ai agi avec diplomatie. Je lui ai fait croire que j'étais à la recherche d'un appartement et qu'un ami m'a dit que celui d'un monsieur Garneau était toujours inoccupé.

– Et le concierge vous a dit qu'en ce moment monsieur Garneau était justement à son appartement.

– C'est ça. Il n'y va que de temps à autre et...

– Vite, rendez-vous immédiatement au restaurant. Beaulac doit attendre. Merci du renseignement.

Le Manchot raccrocha. S'il n'avait pas interrompu la conversation, elle aurait pu durer des heures.

Le détective demanda à son service téléphonique de prendre les appels puis, rapidement, il sortit des bureaux de l'Agence,

s'installa au volant de sa voiture et démarra en trombe.

Une certaine crainte le tenaillait. Bigras pouvait avoir quitté l'appartement de la rue Leclair et le jeune policier ne trouverait peut-être pas le grand Beaulac.

« Il sera toujours temps de me faire du souci. Après tout, Michel n'est pas un enfant d'école. Il ne m'attendra pas éternellement et si ça devient nécessaire, il passera à l'action... du moins, je l'espère ! »

Une quinzaine de minutes plus tard, la voiture du Manchot s'arrêtait sur la rue Leclair. Il entra dans une maison qui comptait huit appartements, trois au rez-de-chaussée, trois autres au premier étage et deux plus grands au dernier étage de l'immeuble.

Garneau, alias Bigras, avait loué un des plus grands locaux, le numéro 7. Le Manchot grimpa rapidement l'escalier. Il frappa à la porte de l'appartement numéro 7, mais malheureusement les locataires semblaient absents. Bigras avait dû quitter sa cachette.

Soudain, le Manchot entendit un léger bruit. Il colla son oreille contre le battant. On bougeait à l'intérieur. Quelqu'un s'était approché de la porte, en évitant de faire du bruit.

– Bigras, je sais que vous êtes là, fit le Manchot. Ouvrez immédiatement. Je suis Robert Dumont. Si vous refusez, je préviens la police officielle. Je n'aime pas trop me retrouver avec un cadavre sur les bras.

On parlait à voix basse dans l'appartement. Bigras n'était pas seul.

– Non, je ne veux pas, ouvrez-lui, cria quelqu'un.

C'était une voix de femme que le Manchot venait d'entendre.

Il semblait que le détective privé gardait une femme en otage. Le Manchot entendit des pas précipités dans l'appartement. Soudain, Dumont comprit.

« Nous sommes au dernier étage. Ils vont tenter de fuir par le toit. »

Il regarda autour de lui. Tout au fond de

corridor, une porte donnait sur l'extérieur. C'était une sortie d'urgence, en cas de feu seulement.

« Par cet escalier, on doit pouvoir descendre mais il doit être également possible de monter sur le toit », songea le détective.

Rapidement, il ouvrit la porte, grimpa les marches à la vitesse de l'éclair et tout juste au moment où il arrivait sur le toit, il vit une trappe s'ouvrir.

– Ne bougez pas, Bigras ! Je suis armé et je vous préviens, je n'hésiterai pas à tirer.

L'homme se retourna. Le Manchot resta stupéfait. Ce n'était pas le détective privé « Deux Faces » Bigras ; quant à la femme, il ne l'avait jamais vue.

VIII

Méli-mélo

Le jeune policier Guy Lalande avait stationné sa voiture sport à deux pas du Forum.

À pied, il passa devant le restaurant où Candy et Linard avaient rendez-vous.

Le jeune homme réfléchissait :

– Mike Beaulac doit surveiller le restaurant, tout en restant à l’abri.

Il regarda autour de lui. En face, il y avait une agence de voyages, un magasin de chaussures et un autre restaurant.

– Il est probablement là. Du moins, moi, je me placerais non loin de la fenêtre, comme ça, je pourrais voir la porte du restaurant Charlie.

Il entra dans le petit restaurant, jeta rapidement un regard circulaire. Michel Beaulac

n'était pas là.

– Tant pis, il faut que je l'attire, je vais prendre les grands moyens. Je déteste ça. Si mes supérieurs apprenaient la vérité, probablement que je serais suspendu.

Il s'approcha du téléphone qui se trouvait à l'entrée du restaurant, signala un numéro et une voix répondit :

– Police !

– Vite, ne perdez pas une seconde, il y a une bataille terrible, rue Sainte-Catherine, à l'est du Forum. Ils vont se tuer, hâtez-vous.

Et sans attendre une seconde de plus, il raccrocha. Il s'installa à la table la plus rapprochée de la porte et commanda un café.

Deux minutes plus tard, on entendait le son strident des sirènes. Au moins deux voitures firent leur apparition.

Lalande sortit en courant du restaurant et se mit à regarder tout autour.

« Maudit, Mike doit être curieux comme tout le monde. Il voudra voir de près ce qui se passe. »

À ce moment-là, un taxi, stationné rue Sainte-Catherine, se mit en marche. Le conducteur semblait seul, mais Lalande avait eu le temps d'apercevoir une ombre à l'arrière.

« Il faut que ce soit lui. J'aurais dû y penser. Caché dans un taxi stationné. C'est l'endroit idéal. »

La voiture avait ralenti à la hauteur d'une des automobiles des policiers.

Un homme en uniforme fit signe au taxi de s'arrêter. Lalande en profita pour s'approcher. Il entendit le policier demander :

– Vous n'avez pas vu des hommes qui se battaient ?

– Mais non, d'ailleurs, j'arrive. Je ne sais absolument rien.

– Allons, circulez.

La voiture allait s'ébranler. Lalande brusquement ouvrit la portière arrière.

– Pas un mot, Beaulac, j'ai un message du Manchot !

Le jeune policier avait suivi son intuition. L'homme penché à l'arrière se redressa et c'est avec un soulagement que Lalande reconnut son ex-collègue.

– Hé, qui est cet homme ? Qu'est-ce qui se passe ? demanda le chauffeur.

– Démarrez, vite, éloignez-vous, fit Michel au conducteur. Tournez sur Atwater, vous reviendrez sur Sainte-Catherine et...

– Non, stationnez au coin d'Atwater, dit Lalande, nous allons descendre tous les deux. Michel ne comprenait plus rien.

– Mais, qu'est-ce qui se passe, Guy ?

– Attends, nous allons descendre, je t'expliquerai, Mike.

La voiture s'arrêta juste en face du Forum, Michel lança un billet de cinq dollars sur le siège avant :

– Gardez la monnaie !

– Merci bien, cria le chauffeur pendant que les deux hommes descendaient.

Une fois dans la rue, Michel demanda :

– Vas-tu enfin m’expliquer...

– Ton patron, le Manchot recherche « Deux Faces » Bigras, n’est-ce pas ? Il a demandé à des amis sûrs qui font partie de la police de l’aider. Or moi, j’ai déjà travaillé pour « Deux Faces » et j’ai réussi à le retracer. J’ai téléphoné à ton patron. Il est parti à la recherche de Bigras. Mais il t’avait donné rendez-vous. Il m’a demandé si je pouvais l’aider en te prévenant. Je t’ai cherché aux environs de la Maison du Steak Charlie, mais je ne t’ai pas vu. Alors, j’ai pris les grands moyens. J’ai pensé que tu réagirais en voyant arriver des voitures de la police.

Michel sursauta :

– Quoi, c’est toi qui les as appelées ?

– Oui.

– Torrieu ! Tu sais ce que ça peut te coûter si on apprend que tu as dérangé inutilement la police officielle ?

– Ma position, répondit calmement Lalande. Mais ça ne me dérange pas. Le Manchot m’a dit

qu'il avait toujours besoin de bons policiers comme moi.

Michel esquissa un sourire.

– Toujours le même. Tu ne mourras jamais étouffé par l'humilité, toi.

Les deux hommes étaient revenus non loin du restaurant qu'ils devaient surveiller. Les autos-patrouilles avaient décidé de rebrousser chemin après s'être rendu compte qu'un mauvais plaisantin avait dérangé inutilement les policiers.

– Ton patron m'a dit que je pouvais te donner un coup de main, autrement dit, le remplacer, fit Lalande.

Michel sursauta. Il répliqua d'un ton sec qui n'admettait aucune réplique :

– Tu sauras que personne ne remplace le Manchot. On peut l'aider, collaborer avec lui, mais le remplacer, jamais. Et puis, maintenant que ton message est fait, Guy, tu peux t'en retourner.

Déçu, le jeune Lalande demanda :

– C'est parce que je fais partie de la police

officielle que tu refuses mon aide ?

– Non, c’est tout simplement parce que je n’ai guère le temps de te raconter une histoire tout à fait abracadabrante. D’ailleurs, tu ne la croirais pas.

Mais le jeune policier ne semblait pas vouloir s’en aller.

– Qui devais-tu surveiller ?

– Personne, répondit Michel. Je devais couvrir une de nos employées, Candy Varin, qui est en train de faire enquête. Le patron devait me rejoindre ici et nous devons intervenir. Mais maintenant, il est trop tard.

Lalande prit Michel par le bras.

– Entrons dans ce restaurant, c’est tranquille, on pourra causer. De là, tu peux surveiller la porte de la Maison du Steak.

– Mais non, je n’ai pas le temps. Il faut absolument que je remette à Candy un magnétophone miniature. Elle est en compagnie de quelqu’un que l’on soupçonne d’être un criminel. On voudrait qu’elle enregistre la

conversation. Si le patron était arrivé, j'aurais trouvé un truc pour intervenir, pour glisser l'appareil à Candy, mais maintenant, ce n'est plus possible.

– Pourquoi ?

– Parce qu'elle est en compagnie de Linard. parce qu'en me voyant, elle voudra me questionner, ça éveillera l'attention de l'homme qui l'accompagne.

Le jeune Lalande soupira :

– Mon pauvre Mike, tu n'as pas d'imagination. Je me demande comment le Manchot peut garder à son emploi un type comme toi. Ta fameuse Candy, tu n'as qu'à la demander au téléphone. Alors, tu pourras lui parler sans crainte. Quant à ton fameux gadget, c'est moi qui le lui remettrai.

– Toi ?

– Parfaitement. Personne ne me connaît. Tu vas me décrire la fille, je lui glisserai rapidement ton gadget. Rien de compliqué là-dedans.

Michel ne trouvait pas l'idée de Lalande si

bête que ça. Après tout, Yamata savait que Candy devait se rendre chez Charlie. Si sa blonde acolyte était demandée au téléphone, elle penserait sûrement à la Japonaise.

– J’appelle. Je verrai ce qu’elle dira. Ensuite, nous aviserons. Ne pars pas, Guy, il est fort possible que j’aie besoin de toi.

Et Michel se dirigea vers la boîte téléphonique placée dans l’entrée.

*

En voyant apparaître Candy, Yves Linard poussa un cri d’admiration.

– Attendez, ne bougez pas, laissez-moi vous admirer. Extraordinaire. Tant de beauté chez une même personne, ça ne semble pas être possible.

Il lui prit la main et la porta à ses lèvres.

– Mademoiselle Varin, je suis l’homme le plus heureux du monde. Si vous saviez comme je suis ravi que vous ayez accepté de dîner en ma

compagnie.

Le gérant se tenait au garde-à-vous et faisait mine de ne pas entendre la conversation. Mais ses yeux dévoraient la belle Candy, se promenaient de haut en bas et de bas en haut, le regard s'attardant sur les nombreuses courbes de la fille.

Brusquement tiré de sa rêverie, le maître d'hôtel demanda :

– Puis-je vous conduire au petit salon, monsieur Linard ?

– Certainement, fit le don Juan en glissant dans la main du garçon un généreux pourboire.

Ils montèrent au second étage. Le gérant s'arrêta devant la porte.

– Je fais servir l'apéritif ?

– Oui, tout de suite, dit Linard. Ensuite, je ne veux pas être dérangé. Vous préviendrez le serveur, qu'il ne vienne que lorsque je le sonnerai.

– Très bien monsieur Linard.

Le gérant s'éloigna rapidement. Il ne voulait pas essuyer la colère de Linard quand ce dernier

se rendrait compte qu'un homme, même s'il était un ami intime, se trouvait déjà dans le salon.

Linard tira la draperie.

– Passez, mademoiselle Varin.

Larry, le tueur à gages, s'était levé rapidement en entendant les bruits de voix. Il s'était collé contre le mur. Candy entra donc sans le voir. Yves Linard suivit.

– Surprise !

Linard brusquement se retourna. En reconnaissant Larry, il pâlit, puis il chercha à porter la main à sa ceinture.

– Non, pas de ça, fit Larry en brandissant un 45. Tu fais mieux de garder tes mains bien en vue.

Candy ne comprenait pas du tout ce qui se passait mais déjà, elle commençait à regretter d'avoir accepté cette invitation. Elle s'était laissée tourner la tête par un beau garçon.

– Tu ne croyais jamais que je te retrouverais aussi facilement, n'est-ce pas ?

On entendit un bruit de pas dans l'escalier. Le tintamarre fait par les verres qui s'entrechoquaient fit comprendre à Larry que le garçon approchait. Rapidement, il mit son revolver dans sa poche.

– Tu me connais, si tu ne veux pas d'un carnage, vous faites mieux d'obéir, toi et ta donzelle, Yves Linard. Comme tu vois, je sais ton nom, je suis bien renseigné.

Il se tut. La tenture venait de s'ouvrir et un garçon parut avec une bouteille de champagne placée dans un sceau et entourée de trois verres.

Il déposa le plateau sur une petite table.

– Le gérant m'a dit d'apporter trois verres, pensant que vous aimeriez servir à boire à votre ami.

– Il a très bien fait, déclara Larry avec un sourire narquois.

– Vous voulez que j'ouvre la bouteille ?

– Non, répondit Larry qui semblait avoir la situation bien en main. Je vais m'en charger. Merci. Sortez et ne nous dérangez plus.

Et comme le serveur allait sortir, Larry ajouta :

– Ne vous inquiétez pas si vous entendez un bruit un peu fort. J’ai toujours la bonne habitude de faire sauter les bouchons avec un éclatement du tonnerre.

Et il pouffa de rire, pendant que le garçon s’éloignait en tirant la tenture derrière lui.

– Enfin, allez-vous m’expliquer ce qui se passe ? questionna Candy.

– Toi, la grosse blonde, ta gueule, fit Larry : on t’a rien demandé. Assieds-toi et pas un mot. sans ça...

Candy prit place dans un fauteuil.

– D’ailleurs, poursuivit Larry, je n’ai pas du tout l’intention de m’attarder ici. Sitôt que mon ami Yves m’aura remis l’argent qu’il me doit...

– Tu sais bien, Larry que...

L’autre le coupa avec rage.

– Baptême ! T’es pas assez intelligent pour comprendre qu’il ne faut jamais dire de noms.

– Excuse ! Mais je n’ai pas cet argent sur moi.

Si tu veux accepter un chèque, je vais t'en signer un immédiatement.

Larry éclata de rire.

– Il me prend réellement pour un idiot. Il se tourna du côté de Candy.

– Toi, la belle, tu n'aurais jamais dû accompagner Linard. Ça peut te coûter très cher. J'aurais cru, Yves, que tes amies portaient des bijoux de valeur. Tu sais que ma patience a des limites, n'est-ce pas ? Si tu n'as pas l'argent avec toi...

Il s'approcha de Candy.

– Je vais être obligé de prendre certaines garanties. Avec des types comme toi, il faut jouer dur !

Yves voulut intervenir.

– Je te défends de toucher à mademoiselle. Elle n'a absolument rien à voir dans cette affaire.

On entendit toussoter dans le corridor et pour la seconde fois, Larry dut remettre son revolver dans la poche de son veston.

– Je m’excuse de vous déranger... .

– Vous ne comprenez donc pas le français ? fit Larry en colère. On vous a dit que nous voulions être seuls.

– C’est que... il y a un appel. Vous êtes mademoiselle Candy Varin ?

– Oui.

– On vous demande au téléphone.

– Elle ne peut pas y aller, fit brusquement Larry, à moins que..., je suppose que vous pouvez brancher un appareil dans ce salon ?

– Non, monsieur, je regrette.

– Dans ce cas, dites qu’elle vient tout juste de partir.

Candy brusquement se leva.

– Non, je vais y aller. C’est un appel important de mon bureau. Je leur ai dit que je serais ici pour le souper. Si on répond que je suis absente... ça ne paraîtra pas normal.

Larry devait agir rapidement. Il se tourna du côté du garçon.

– Faites patienter la personne qui est à l'appareil. Mademoiselle ira prendre l'appel.

Candy poussa un soupir de soulagement. Une chose certaine, elle ne s'attarderait pas une seconde de plus dans ce restaurant.

Mais une fois le garçon sortit, Larry décida :

– Nous y allons tous les trois. Rappelez-vous, mademoiselle, je serai près de vous.

Il montra son revolver.

– Et ce petit joujou sera appuyé dans les côtes de votre maquereau. Il peut vous assurer que je n'hésiterai nullement à tirer. Pas vrai, Yves ?

Linard, très pâle, bégaya :

– Nous faisons mieux de lui obéir, mademoiselle Varin.

– Et surtout, attention à ce que tu vas dire, la poupée. Un mot de trop et vous vous retrouverez au paradis... s'il existe un paradis pour les assassins !

Le regard de Larry était froid comme de l'acier. Candy sentit un frisson lui parcourir le

dos. Elle savait juger les hommes et celui qui lui faisait face était capable de tout.

– Passe devant, la belle, on te suit.

Le trio descendit l'escalier. Le garçon qui les attendait au bas des marches parut surpris en les apercevant tous les trois.

– Par ici.

Dans le hall d'entrée du restaurant, un téléphone était posé sur une table.

– Vous pouvez prendre l'appel d'ici, mademoiselle.

Candy était d'un calme remarquable. Elle était certaine que ce ne pouvait être que Yamata. Aussi, sitôt qu'elle eut dit « Allô », elle fut fort surprise de reconnaître la voix de Michel.

– Candy, écoute-moi bien. Tout d'abord, peux-tu parler ?

– Non.

– Tu n'es pas seule ?

– Pas exactement.

– Tu as fait une bêtise et le patron l'a apprise.

Et surtout, ne commence pas à en vouloir à Yamata, elle n'a rien dit. Plus tard, tu comprendras. Dumont est en colère contre toi. Mais tu peux réparer ton erreur.

– Écoute, je serai occupée une partie de la soirée et...

– Qu'est-ce que tu chantes là ? Oh, je comprends, tu dis ça pour ne pas attirer l'attention ?

– C'est bien ça.

– Le patron veut que tu fasses parler Linard. Questionne-le sur une femme qu'on aurait trouvée morte... un cadavre. Je ne peux t'en dire plus long, mais sois habile et tu enregistreras la conversation.

– Mais comment ?

– Quelqu'un va vous rejoindre au restaurant, un ami, un type que tu ne connais pas. Il te glissera un magnétophone miniature. Le micro, c'est un stylo.

– Je connais tout ça, mais c'est impossible. Je serai occupée toute la soirée. Alors, inutile

d'insister, tu le regretterais.

– Qu'est-ce que tu racontes là ? Essaies-tu de me dire quelque chose ? Te serais-tu mis les pieds dans les plats ?

– C'est ça, ça te fait plaisir, n'est-ce pas ?

– Non, mais ça ne me surprend aucunement de ta part. Donc, pour résumer, tu ne pourrais aucunement enregistrer de conversation.

– Justement.

– Tu es avec ce Linard ?

À ce moment-là, Larry poussa durement Candy dans les côtes.

– Hé, tu achèves, oui ou non ?

La blonde détective plaça sa main sur le récepteur, mais habilement elle écarta les doigts. Aux yeux de Larry, elle semblait couper la communication avec son interlocuteur.

– C'est mon ami, il est très jaloux. Il sait que je suis ici et il est capable de venir me retrouver, monsieur Larry.

– J'ai dit pas de nom.

– Excusez-moi. Mais s’il me trouve en compagnie d’Yves Linard, il peut faire un malheur. Vous, il ne vous connaît pas... laissez-moi faire, je vais le calmer.

Puis, reprenant le récepteur, elle prit une voix qui se voulait très enjôleuse.

– Écoute, mon amour, tu sais que je n’aime que toi. Mais ce repas est important pour mon avenir...

Michel la coupa :

– J’ai tout entendu. En plus de Linard, il y a un dénommé Larry avec toi ?

– C’est ça, mon trésor.

– Tu connais ce Larry ?

– Non.

– Es-tu en danger ? Il écoute notre conversation ?

– Non.

– Mais il est près de toi ?

– C’est ça, mon amour. Je savais que tu serais raisonnable. Je retourne à mon repas. Nous nous

reverrons demain. Je dois monter au petit salon de monsieur Linard...

Brusquement, Larry lui arracha le récepteur des mains et plaça sa main sur l'appareil.

– Je commence à en avoir plein le dos de tes sous-entendus, la belle. Souhaite le bonsoir à ton amoureux et plus vite que ça.

Il lui remit le récepteur.

– À demain, mon chéri.

– À tout de suite. Je trouverai bien moyen de te porter secours, Candy, ne perds pas courage.

Et Michel raccrocha. Candy remit le récepteur en place. Elle se dirigea vers l'escalier.

– Une seconde, où penses-tu aller la belle ?

– Nous remontons au salon, fit Candy naïvement.

– Pas du tout. Pour qui me prends-tu ? J'ignore à qui tu parlais, mais tu as mentionné mon nom, tu as dit que tu étais au second, au petit salon de Linard... Tu supposes, sans aucun doute, qu'on va te porter secours ? Eh bien, tu te

trompes.

Et se tournant vers Linard, il demanda :

– Tu sembles connaître fort bien ce restaurant. Je te préviens, ma patience est à bout. Il y a une sortie à l’arrière ?

– Oui, mais il faut passer par les cuisines, ça éveillera sûrement l’attention.

À cet instant précis le gérant du restaurant, celui qui avait reçu le couple à leur arrivée, s’approcha.

– Des ennuis ? demanda-t-il.

Larry serra durement le bras de Linard.

– Oui, en effet, des ennuis. Le mari de madame. Il arrive et ça va faire tout un scandale. Je me demande bien qui a pu le prévenir.

– C’est vrai, monsieur Linard ?

Yves fit signe que oui.

– Vous devez l’aider, le faire sortir par les cuisines.

Mais le gérant esquissa un sourire.

– J’ai beaucoup mieux que ça. Je vais vous faire entrer dans mon bureau. Il y a une porte qu’on utilise très rarement, elle donne directement dans le garage, derrière le restaurant. En sortant par là, vous vous trouverez assez loin. Ce mari ne pourra vous causer aucun ennui. Il y a des taxis tout autour, vous pourrez fuir en voiture.

Larry esquissa un sourire triomphant.

– Mais c’est parfait. Vous, restez devant la porte, ordonna-t-il au gérant. Moi, je vais aider mes deux amis. Où est votre bureau ?

Linard murmura :

– Je le connais, venez !

Candy cherchait un moyen pour s’esquiver, mais elle comprit que tout mouvement précipité, tout geste non naturel de sa part pouvait provoquer une réaction chez Larry.

Le tueur à gages était nerveux. Il pouvait facilement presser la détente. Candy l’avait deviné.

Yves Linard passa le premier. Il entra dans le bureau du gérant. Candy suivait et Larry fermait

la marche. Lorsqu'ils furent tous les trois dans le bureau, il vérifia si la porte donnant dans le garage s'ouvrait facilement.

– Toi, la blonde, place-toi là, près de la porte. Linard, ici, près de moi.

Yves, tremblant, s'approcha.

– Écoute bien, d'ici minuit, je téléphonerai à ton bureau et chez toi. Il me faut mon argent, tu entends ? D'ici minuit, je ne te donne pas une seconde de plus. Si tu refuses...

Il prit Candy par le bras et la serra fortement.

– C'est elle qui paiera !

Linard s'écria :

– Vous n'allez pas l'amener avec vous. Elle n'a rien à voir avec notre affaire...

– Probablement pas. On a souvent dit que la beauté et l'intelligence chez une femme, ça n'allait pas de pair. Eh bien, cette grosse, c'est l'exception. Elle s'est montrée un peu trop habile tantôt au téléphone. Je ne prends pas de chance. Passe devant la belle.

Et brusquement, levant son revolver, il le rabattit durement sur la tête de Linard. Le don Juan s'écroula sur le tapis et un peu de sang coula d'une blessure au sommet du crâne.

– Comme ça, il ne pourra donner l'alerte immédiatement.

Le tueur poussa Candy dans le garage. Quelques secondes plus tard, elle se retrouvait dans une ruelle, au nord de la rue Sainte-Catherine. Larry lui tenait solidement le bras et, dans son autre main, se trouvait son revolver qu'il cachait à l'intérieur de la poche de son veston.

Candy ne savait plus que penser.

Ce rendez-vous avec un homme qui lui plaisait avait fort mal tourné. Ce Larry avait accusé Linard d'être un assassin. Mais maintenant, c'est lui qui se montrait un véritable tueur.

Michel avait bien reçu le message de Candy, mais il ne pouvait aucunement lui porter secours. Quand il se rendrait compte que le groupe avait quitté le restaurant, il serait trop tard.

« Et Robert qui est en colère contre moi. Mais pourquoi ? Après tout, j'ai bien le droit de diriger ma vie privée comme je le veux. S'il me croit en danger, pourquoi n'est-il pas là pour me porter secours ? Michel n'est pas seul, il me l'a laissé entendre, mais qui donc l'accompagne ? »

Candy renonçait à comprendre. Larry venait de héler un taxi. Il fit monter la blonde à l'arrière et il s'assit près d'elle.

– Prends la ruelle, dit-il au chauffeur. Dirige-toi vers l'est. Quant tu seras rendu à la rue Guy, tu reviendras sur la Catherine. File vers l'est, jusqu'à la rue Saint-Laurent, ensuite je te dirai où tu dois aller.

Et il lança un billet de dix dollars sur le siège avant.

– C'est pour toi, si tu fais exactement ce que je te demande. Tu comprends, il faut éviter de se faire voir. Tu as vu LA poupée qui m'accompagne ? Imagine-toi que son mari est jaloux et il nous cherche...

– O.K. patron, vous pouvez vous fier à moi.

Et l'automobile s'ébranla en direction de l'est.

Larry, pour la première fois peut-être, s'attardait à regarder la jolie blonde qui se trouvait près de lui.

– J'espère que t'es pas farouche, car nous allons passer quelques heures ensemble, ma poupée, et j'ai toujours aimé les filles aux gros seins comme les tiens. Si tu es gentille, nous aurons du plaisir, tous les deux !

IX

Piège pour un tueur

Le jeune policier, Guy Lalande, insistait pour demander du renfort.

– Jamais, cria Michel. Non seulement ça permettrait à un assassin de prendre la fuite, mais il pourrait tuer Candy... et puis, il y a mon patron, le Manchot. Je te jure qu'il n'apprécierait pas du tout la présence de la police officielle dans cette affaire.

Michel refusa d'en dire plus long. Il n'était quand même pas pour avouer à un membre de la police officielle que le Manchot avait trouvé un cadavre dans une voiture et qu'il l'avait caché.

– Si t'as peur d'entrer avec moi, tu n'as qu'à surveiller la rue, au cas où les deux types chercheraient à prendre la fuite.

Mais le policier Lalande suivit Beaulac à l'intérieur du chic restaurant.

– Bonsoir messieurs, fit le gérant en les accueillant avec un large sourire. Vous êtes seuls ?

– Nous désirons voir monsieur Linard.

– Linard... Linard, je ne connais personne de ce nom.

Michel était aussi impatient qu'un joueur de poker qui vient de mettre la main sur le quatrième as. Brusquement, il saisit le petit homme au collet.

– Ne joue pas à l'innocent. La fille qui t'accompagne vient de nous parler. Tu vas nous conduire à lui immédiatement.

Le maître d'hôtel avait pris une petite voix aiguë.

– Laissez-moi, laissez-moi, vous m'étouffez. Je vais prévenir la police. Ici, c'est un restaurant honnête et...

Lalande s'avança :

– Tes désirs sont exaucés, mon petit bonhomme, je suis de la police officielle. Maintenant, tu vas nous conduire au salon où se trouvent Linard, une fille et un autre type du nom de Larry.

– Au salon, oui, c'est ça. Vous montez l'escalier. Il y a une dizaine de petits salons. C'est le numéro 4. Vous n'avez qu'à tirer la draperie...

Déjà, Michel Beaulac s'était élancé dans l'escalier. Ses pieds ne touchèrent que trois des douze marches et déjà il était au second palier. Il avait tiré son revolver de l'étui accroché à sa ceinture. D'une main, il repoussa la tenture et bondit dans la pièce.

– Personne !

– Regarde, Mike, la bouteille de Champagne, elle n'est même pas débouchée.

Michel se retrouva à l'entrée en moins de deux. Le gérant n'avait pas eu le temps de s'esquiver. Pour la seconde fois, le colosse le saisit par le collet de son habit aux revers de

velours et le souleva de terre. Des clients venaient d'entrer et s'arrêtèrent brusquement en constatant ce qui se passait.

– Où sont-ils ? Parle, sinon je vais provoquer le plus beau des scandales...

Le petit homme se débattait. On aurait cru une marionnette prise au sein d'un cyclone.

– Mon bureau... ils sont là.

– Conduis-nous et plus vite que ça.

Guy Lalande montra son insigne de policier et dispersa les curieux.

– Allons, éloignez-vous, ne restez pas ici. Il n'y a rien à voir.

Nerveusement, le gérant ouvrit la porte de son bureau.

– Ils sont partis, dit-il nerveusement. Ils ont pris la fuite et...

Il arrêta subitement. Il venait d'apercevoir Yves Linard, gisant sur le tapis. Michel se pencha sur lui.

– Ferme la porte, Guy.

– Est-il...

– Non, il vit. Il a une mauvaise coupure à la tête, mais il s'en tirera.

Michel souleva le garçon aux cheveux blonds et le transporta sur le divan.

– Vous, allez chercher de l'eau froide, une serviette... et du cognac.

Le gérant sortit en vitesse. Guy Lalande s'était rendu à la porte donnant sur le garage.

– La fille et l'autre type sont partis par là. Veux-tu que je sonne l'alarme ?

– Non, ils doivent être loin. Et puis, à part son prénom, on ne connaît rien de ce Larry. Alors, comment veux-tu le faire rechercher ?

Le gérant était de retour avec un verre contenant du cognac et une serviette humide. Michel appliqua la serviette sur la blessure de Linard, puis il le força à ingurgiter le cognac. Linard reprenait lentement conscience.

– Oh ! Ma tête ! Ma tête !

Soudain, il regarda sa main et poussa un cri de

terreur.

– Du sang ! Mon dieu ! On m’a défiguré ! Qu’est-ce que je vais devenir ? Non, non, dites-moi que ce n’est pas vrai, je vous en prie !

Michel le secoua comme un pommier mûr et voyant qu’il ne reprenait pas complètement ses esprits, il le gifla brutalement à la figure.

– Vous êtes une brute ! murmura Linard, avec des sanglots dans la voix.

– Maintenant, écoute-moi, la « tapette » ! Tu vas me dire où est Candy, tu entends ? Qui est ce Larry avec lequel elle est partie ?

– Je ne sais pas... je vous jure que je ne sais pas. Larry, c’est le seul nom que je lui connais. J’ignore tout de lui... s’il vous plaît, laissez-moi me rendre à l’hôpital. Il faut qu’on soigne ma blessure immédiatement.

Le grand Beaulac se fit menaçant :

– Ta blessure n’est pas grave mais si tu refuses de parler, je vais te réduire la face en bouillie, je vais te rendre si affreux que King Kong aura l’air d’une beauté à côté de toi. Où est Candy ?

– Il l’a emmenée !

Soudain, Linard se redressa brusquement.

– Il va la tuer... tout comme il a tué ma femme.

Vous m’entendez, cet homme il a assassiné ma femme... Vous trouverez son corps dans un motel..., c’est un tueur... et maintenant, il veut de l’argent..., si je ne paie pas avant minuit, il tuera la blonde... C’est un fou..., il a tué ma femme. La police doit avoir découvert le cadavre... elle allait souvent retrouver son amant au motel... elle n’ira plus... Larry veut être payé... mais il n’aura pas un sou... Il a touché son demi-salaire, c’est suffisant... pour le reste, il faut un cadavre.

Michel et Guy Lalande se regardèrent. L’assistant du Manchot s’approcha du jeune policier.

– Dis donc, c’est un détraqué ce type ! Tu y comprends quelque chose toi ?

Lalande répondit :

– Une chose est certaine, c’est que ta partenaire Candy est en danger. Un meurtre semble avoir été commis. On a tué l’épouse de ce

type. Mais le cadavre reste manquant à l'appel.

– Tu as raison, mais moi, je sais où le trouver ce cadavre-là !

– Quoi ?

Michel fit un geste de la main :

– Laisse, ce serait trop long à t'expliquer. Linard avait tendu son verre au gérant. Il voulait un autre cognac.

– Et s'il vous plaît, apportez-moi un miroir, je veux voir ma blessure...

– Tu te regarderas la face quand j'en aurai fini avec toi.

Menaçant, Michel s'était penché sur le blessé. Yves Linard tremblait de tous ses membres. Il avait très peur.

– Tu as payé ce Larry pour tuer ta femme ?

– Non, non, je ne suis pas un assassin. Il ne devait que lui faire peur... c'est ça, l'effrayer pour qu'elle me revienne... Incroyable messieurs..., ma femme, qui n'est pourtant pas une beauté..., me préférait un autre homme.

Il se mit à rire bêtement pendant une dizaine de secondes, puis reprenant son sérieux, il expliqua :

– Larry... je ne le connaissais pas. C'est un ami qui me l'a envoyé. Je voulais effrayer Cécile... mais ce fou l'a tuée. Et il veut tout l'argent... d'ici minuit... sans ça, il tuera la blonde...

Brusquement, il se leva et lança au loin la serviette appliquée sur son front.

– Mais après tout, cette fille-là, je m'en fous, moi. Je ne la connais pas. Qu'il la tue s'il veut. Il n'aura pas un sou de moi... pas un sou.

Michel s'apprêtait à le frapper, mais Guy retint son geste.

– Inutile, tu vois bien que ce type n'a pas toute sa raison. Je ne sais pas, c'est peut-être sa blessure à la tête qui lui a causé ça...

À ce moment précis, on frappa à la porte du bureau. Lalande ordonna au gérant :

– Voyez ce que c'est, on ne veut pas être dérangé.

Le gérant ouvrit la porte.

– Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il à un des garçons.

– C'est le téléphone... on veut vous parler absolument. C'est à propos de monsieur Linard... on a demandé à parler à un dénommé Beaulac...

Michel bondit :

– Quoi ? Beaulac, c'est moi. Est-ce que je peux prendre l'appel, ici ?

– Oui. Vous appuyez sur le bouton numéro un, fit le gérant.

Michel hurlait déjà dans le récepteur :

– Allô, c'est moi, Michel, qui parle ? C'est toi, Candy ?

– Pas si fort, tu vas me crever le tympan, idiot !

– C'est vous, patron ?

– Oui. Le policier Lalande a dû te rejoindre ?

– Oui, mais il s'en est passé des choses, ici. Linard est avec nous, mais Candy a été enlevée par un tueur à gages.

– Quoi ?

– Quant à ce Linard, c'est un malade. J'ai beau l'interroger, il ne sait que dire des idioties. Il se peut qu'il ait payé un dénommé Larry pour faire peur à sa femme, mais ce dernier l'aurait assassinée... Le cadavre que vous avez découvert dans la voiture...

Le Manchot coupa la parole à son assistant :

– Linard a bel et bien engagé un tueur à gages pour faire assassiner sa femme.

– Eh bien, ce tueur a enlevé Candy, torrieu, et il menace de la tuer si Linard ne lui paie pas le salaire du crime.

– Force-le à divulguer le nom de ce tueur. Que Lalande sonne l'alarme... il est plus que temps que la police se mêle de cette affaire.

– Patron, comprenez donc, Linard ne connaît que le prénom du tueur. Il ignore où il habite. Ces genres de gars n'ont jamais de cartes d'affaires.

– Du calme, Michel, du calme. Le tueur désire son salaire. Il entrera sûrement en communication avec Linard.

– Ils ont dû prendre rendez-vous. Linard a jusqu’à minuit pour...

– Tu vas conduire Yves Linard au bureau de l’Agence. Que Lalande t’accompagne. Je vous rejoindrai là. Il faut tendre un piège à ce tueur et ensuite, nous mettrons un point final à cette histoire incroyable.

Et c’est avec un profond soupir de soulagement que le gérant vit enfin s’éloigner les trois hommes hors de son restaurant.

– Quelle soirée ! Bon dieu ! Et j’ai l’impression que nous venons de perdre notre meilleur client !

*

Michel n’avait qu’à menacer de défigurer Yves Linard pour lui délier la langue. Bien installés dans le grand gymnase de l’agence de détectives privés « Le Manchot », les trois hommes attendaient, avec impatience, l’arrivée de Robert Dumont.

Mais déjà, Michel avait pu apprendre bien des choses.

Larry et Yves Linard n'avaient pas pris rendez-vous.

Le tueur à gages devait lui-même téléphoner à Linard, soit chez lui ou à son bureau.

– Je suppose qu'à votre bureau, c'est un service téléphonique qui prend les messages ?

– Non. À cinq heures, on ne répond plus, tout simplement.

– Et chez vous ?

– Il y a les domestiques.

Aussitôt, le jeune Lalande conseilla à Michel :

– Dis-lui de donner des ordres à son domestique. S'il reçoit un appel, qu'il donne le numéro de l'Agence.

– Oui, mais sans dire qu'il s'agit du bureau du Manchot. Ce Larry doit sûrement avoir entendu parler du patron.

– C'est sûr !

Michel se tourna vers Linard. Il était assis sur

une chaise droite, au centre du gymnase. Le grand Beulac avait un couteau dans la main et, à tout instant, il menaçait Linard de le défigurer.

– Tu as entendu ce qu'on vient de dire ? Tu vas appeler chez toi. Dis à ton domestique que tu attends un appel. Larry te rappellera ici. Viens avec moi.

Yves se leva en murmurant :

– Ce que vous faites est inutile !

– Comment ça ?

– Votre amie, la blonde, elle a vu Larry. Même s'il se présente au rendez-vous, il la tuera. Un meurtre de plus ou de moins, ça lui est parfaitement égal.

Michel savait fort bien que la vie de Candy ne tenait qu'à un fil, que ce tueur ne lui donnerait aucune chance, mais tout de même, il devait tenter l'impossible.

Il conduisit Linard au bureau de Yamata et le jeune homme téléphona chez lui. Personne ne l'avait appelé.

Il donna donc le numéro de l'Agence.

– Je ne bouge pas d’ici. C’est excessivement important que vous transmettiez le message. Oh, dites-moi, est-ce que madame est rentrée ?

– Non monsieur. Elle n’a pas téléphoné non plus.

– Merci.

Yves Linard raccrocha. Il avait l’air totalement abattu.

– Le salaud ! Aucune erreur possible, maintenant, il a tué Cécile, vous entendez ? Il a assassiné ma femme. Mais pourquoi la police ne se met-elle pas en communication avec moi ? Où est le cadavre ?

– Du calme, fit Michel. Nous allons attendre l’appel de ce Larry.

– Qu’est-ce que je lui dirai ?

Le grand Beaulac jeta un coup d’œil à Lalande. Le jeune policier ne savait que penser. Les deux amis se retirèrent à part.

– Selon moi, fit Michel, lorsque ce Larry téléphonera, il refusera de rencontrer Linard. Ce tueur n’est sûrement pas un imbécile.

– Mais il veut toucher son argent, fit le jeune policier. Il ordonnera probablement à Linard de déposer l'argent quelque part où il pourra le prendre, ou encore il enverra un messenger. Selon moi, la seule chance pour nous de le capturer sera de surveiller cet endroit. Je te conseille de prévenir les autorités et...

– Je ne ferai rien avant l'arrivée du patron. Si tu étais au courant de toute l'histoire, tu comprendrais.

– Puisque je suis mêlé à cette affaire, il me semble que tu devrais tout me dire. Tu n'as pas confiance, quoi ?

Michel n'eut pas le temps de répondre. La porte du bureau de l'Agence venait de s'ouvrir. Le Manchot parut, mais il n'était pas seul. Guy Lalande reconnut immédiatement la figure de son ex-employeur « Deux Faces » Bigras. Un autre homme le suivait.

Robert Dumont fit avancer les deux hommes puis, se tournant du côté de l'entrée, il fit signe à une autre personne de s'approcher.

Une femme parut dans la porte.

Yves Linard poussa un cri.

– Non, non, ce n'est pas possible... pas toi !

Il venait de reconnaître son épouse, Cécile
Linard !

– Tu es morte ! Tu as été tuée !

Et soudain, portant la main à sa poitrine, il se mit à grimacer. Il ouvrit la bouche, il semblait incapable de respirer. Il voulut se retenir au bureau de Yamata mais s'étendit de tout son long au plancher.

X

Celle qui ne voulait pas mourir

« Deux Faces » Bigras demanda de sa voix gutturale :

– Qu'est-ce que vous lui avez donné ?

– Une « nitro », répondit le Manchot.

Michel regarda curieusement son patron.

– Torrieu, ne me dites pas que vous souffrez du cœur, vous ?

– Non. Mais je garde toujours sur moi une bouteille de nitroglycérine. Ces petites capsules peuvent te sauver la vie si jamais tu ressens des douleurs à la poitrine. Tu sais comme moi que tous les hommes sont sujets à des crises cardiaques. Alors, moi, je préfère prendre mes précautions. Et comme tu vois, on peut parfois sauver quelqu'un.

Cécile Linard demanda :

– Allez-vous le faire transporter à l'hôpital ?

Mais le Manchot décida :

– Je vais appeler un cardiologue, un de mes amis. Il viendra ici. S'il est en pleine crise cardiaque, transporter votre mari pourrait être fatal. S'il a fait un infarctus, la crise est passée. Il lui faudra se mettre au repos complet.

Ce fut Michel qui téléphona au cardiologue, ami du Manchot. On avait fait étendre Linard sur le divan placé dans l'entrée de la salle d'attente. L'homme reprenait lentement ses sens.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il reconnut sa femme, penchée sur lui.

– C'est toi... toi, Cécile ?

– Allons, sois calme, Yves, repose-toi, le médecin sera ici dans quelques minutes. Ne parle pas inutilement...

Le malade murmura :

– Mais, je veux savoir...

– Et moi aussi, « sacrament » ! laissa tomber

Michel. Les morts ressuscitent, les cadavres disparaissent... mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Ce fut le Manchot qui prit la parole.

– Je me suis rendu à cet appartement loué par Bigras. Madame Linard s'y trouvait avec cet homme, Vincent Girard, un employé de Bigras. Ils ont tenté de prendre la fuite, mais j'ai pu les rattraper. Pour que vous compreniez exactement ce qui s'est passé, je crois qu'il serait préférable de laisser la parole à monsieur Bigras.

Le détective privé, qui avait beaucoup plus l'air d'un criminel que d'un justicier, glissa ses deux pouces dans la ceinture de son pantalon et se composa un air imposant.

– Tout d'abord, Robert, je m'excuse de t'avoir joué un sale tour. Mais j'avais besoin d'aide. Linard était ton client et je ne pouvais m'adresser à la police.

– Je n'apprécie pas du tout la façon dont vous avez procédé, Bigras. De plus, je vous fais remarquer que je ne vous ai jamais accordé la

permission de me tutoyer. Cette permission, je ne la donne qu'à ceux que je considère comme des amis.

Le détective privé se racla le fond de la gorge. Il avait un enrrouement perpétuel, semblable à tous ceux qui s'empoisonnent en fumant des dizaines de cigarettes tous les jours.

– Je m'excuse, Dumont. Mais nous sommes quand même des confrères. Il est possible que nous n'employons pas les mêmes méthodes, mais j'ai des clients qui sont très importants, madame Cécile Linard, par exemple.

La jeune femme l'interrompt :

– Pendant des années, j'ai vécu avec cet homme que j'aimais. J'ai tout enduré. Il me traitait comme sa chose. Pour lui, je n'étais qu'un objet bon à satisfaire tous ses caprices. Il me trompait odieusement. Je croyais qu'un jour, si je lui pardonnais tout et continuais à l'aimer, il m'appartiendrait définitivement. J'étais dans l'erreur... J'ai alors rencontré Alain Verreault. Jusque-là, j'étais toujours restée fidèle à mon mari... Je suis tombée amoureuse d'Alain et j'ai

décidé de divorcer. Je suis allée trouver monsieur Bigras. J'ai vu son annonce dans les pages jaunes. On y prétendait que cet homme menait des enquêtes discrètement pour les causes de divorce.

Bigras reprit la parole.

– Vous savez comment c'est, n'est-ce pas. Manchot ? Les clients sont rares. Aujourd'hui, il est très facile de divorcer. Je me dois de vivre comme tout le monde. L'an dernier, je n'ai même pas fait cinquante mille dollars de chiffre d'affaires et je dois payer des employés, des loyers...

Michel venait de comprendre :

– Le salaud ! Et dire que des hommes comme lui ont des permis pour opérer, murmura-t-il à l'oreille de Lalande.

Cette fois, ce fut le Manchot qui continua :

– Tu as deviné juste, Michel. Ce supposé détective privé a accepté l'argent de madame Linard, puis il est allé trouver le mari. Tu vois d'ici la petite scène. « Je sais que votre femme

vous trompe, qu'elle aime quelqu'un d'autre, qu'elle prend tous les moyens pour divorcer afin que vous ne touchiez pas un sou de sa fortune. Alors, si vous me payez, vous apprendrez la vérité. »

Bigras se dandinait sur une jambe, puis sur l'autre.

– Manchot, je vous en prie, laissez-moi vous dire comment c'est arrivé.

– Inutile, on le devine facilement. De toute façon, vous avez soutiré de l'argent à madame Linard et à son mari. Vous avez donné à Linard le nom d'Alain Verreault, vrai ou faux ?

– Qu'auriez-vous fait à ma place ? Il m'a offert dix mille dollars...

Michel jeta un coup d'œil à son patron. Robert Dumont faisait un effort inouï pour ne pas laisser éclater sa colère et frapper cet homme qui salissait la réputation des détectives privés.

Le Manchot étendit la main gauche et sa prothèse se referma sur le bras droit de « Deux Faces ». L'homme grimaça de douleur mais

réussit à ne pas crier.

– Tu fais mieux de laisser parler madame Linard, visage à deux faces ; sinon, je te réduis le bras en charpie, murmura le Manchot entre ses dents.

Avec l'aide de sa femme, Yves Linard avait réussi à s'adosser dans un des coins du divan. Il avait les yeux fermés et ne disait absolument rien. Cependant, le Manchot était persuadé qu'il ne perdait pas un mot de la conversation.

Cécile Linard, sur l'invitation de Dumont, reprit la parole.

– À ce moment-là, j'avais encore confiance en monsieur Bigras. Il me donnait des rapports sur la conduite de mon mari. Je sais qu'il le surveillait étroitement. Depuis quelques jours, Yves avait un air bizarre, il ne parlait presque plus, il sortait moins souvent, il s'enfermait dans ses appartements. Monsieur Bigras m'a appris qu'il avait pris rendez-vous avec vous. Ça m'a fort surpris.

Bigras osa déclarer :

– Moi, j’ai cru qu’il désirait vous engager pour obtenir son divorce.

– Je ne mange jamais de ce pain-là, moi, fit le Manchot.

Cécile Linard poursuivit.

– Il y a eu le mystérieux appel d’un inconnu me disant qu’il avait des révélations importantes à me faire sur le compte de mon mari. Il m’avait donné rendez-vous à onze heures dans un motel de la rive sud.

Soudain, on sonna à la porte de l’Agence. Michel alla ouvrir. C’était le médecin. Le Manchot le conduisit près de son malade.

– Je vous laisse avec madame Linard et son mari, docteur.

Il obligea Bigras et son acolyte à attendre dans le bureau de Candy pendant qu’il faisait passer Michel et le jeune Lalande dans son bureau.

– Maintenant, dis-moi ce qui s’est passé au restaurant.

Michel lui fit son rapport.

– Ce Larry a assommé Linard puis, il a pris la fuite en emmenant Candy comme otage. Linard lui-même ignore tout de cet homme. Il ne sait même pas son nom de famille. À mon avis, il doit être de l'étranger.

Lalande approuvait Michel.

– C'est souvent le cas des tueurs à gages.

Le Manchot s'écria :

– Mais quelqu'un a dû faire le contact entre Linard et ce dénommé « Larry ».

– Oui, un certain Bill, mais encore là, Linard dit que Bill ne connaissait pas personnellement Larry. Si nous enquêtons de ce côté, nous perdrons notre temps.

Le Manchot détestait ce genre de situation.

– Il nous faut attendre un appel qui ne viendra peut-être pas. Candy est en danger, c'est sûr. Larry ne laissera jamais un témoin derrière lui.

– C'est ce que j'ai dit à Michel, fit le jeune Lalande. On ferait mieux de prévenir la police officielle. Linard peut décrire Larry, les employés du restaurant également...

– Nous serons bien obligés de le faire, fit le Manchot, mais pas avant que vous ayez entendu la fin de ce récit. Vous servirez de témoin, Lalande. Quant à Candy, pour l’instant, nous n’avons qu’à souhaiter qu’elle puisse se tirer des griffes de cet assassin.

Michel se promenait de long en large. Il avait hâte que le spécialiste ait terminé son examen et que madame Linard puisse continuer son récit, car il n’avait pas encore compris comment il se faisait qu’une morte soit toujours vivante !

*

La voiture-taxi s’arrêta rue Sainte-Catherine, juste à l’ouest de la rue Saint-Laurent.

– Descends, la belle, fit Larry en prenant Candy par le bras.

– Laissez-moi, vous me faites mal.

Le chauffeur, surpris, se retourna. À cet instant, Candy laissa glisser une carte le long du dossier de la banquette avant.

– Où allons-nous ? demanda Candy.

– Nous marchons bras dessus bras dessous, comme deux amoureux, fit Larry. J'ai une voiture qui est tout près. Je l'ai louée... sous un faux nom. Ne te fais pas d'illusions, la belle, Larry ne commet jamais d'erreurs.

La voiture-taxi s'était éloignée rapidement. Le chauffeur allongea la main et prit la carte d'affaires que la fille avait laissé tomber.

« On aurait dit dans ses yeux qu'elle avait peur. Et ce type qui la tenait solidement... »

Il tourna un bouton et le plafonnier de la voiture s'illumina. Il jeta un coup d'œil sur la carte.

« Agence de détectives privés Robert Dumont, Le Manchot ».

Suivaient l'adresse, le numéro de téléphone et, dans le coin, le nom de Candine Varin. Au-dessous, le qualificatif « enquêteur » révélait ses fonctions.

« L'agence Le Manchot... À mon avis, cette fille-là a des problèmes avec les policiers. C'est

une poule de luxe et il est possible que ce fameux Manchot la protège. »

Il tourna le bouton et la lumière s'éteignit.

« Bah, qu'elle se débrouille avec son maquereau. »

Il ouvrit la fenêtre, jeta la carte à l'extérieur et appuya sur l'accélérateur.

Pendant ce temps, Larry et sa prisonnière s'étaient approchés à la hauteur d'une voiture récente stationnée sur un terrain vacant. Il faisait très sombre dans le coin. Quelques ivrognes occupés à fouiller les poubelles étaient les seules personnes qu'on pouvait apercevoir. Un meurtre se serait commis à deux pas d'eux et ces gens ne seraient jamais intervenus.

– C'est regrettable pour toi, la belle, mais je vais être obligé de t'enfermer dans le coffre arrière.

– Non, cria Candy.

– Pas si fort, veux-tu ?

– Je vous en prie, monsieur Larry, ne faites pas ça. Si vous le voulez, ligotez-moi les poignets

et les chevilles, mais ne m'enfermez pas dans le coffre, je vais étouffer. Je vous jure que je n'entendrai pas de me sauver. Moi, je ne vous ai rien fait. Si j'avais su, je n'aurais jamais accepté cette invitation de monsieur Linard. Mais c'est un bel homme, en plus, il paie bien.

Larry la regarda :

– Tu veux dire que...

Candy savait fort bien que, souvent, les hommes croyaient voir en elle une prostituée de luxe.

– Qu'est-ce que tu penses ? Que j'étais pour passer une nuit avec lui, simplement pour ses beaux yeux ?

– Dis donc... je croyais que tu étais de la police.

Candy fut prise d'un fou rire.

– Non, mais tu blagues ? Moi, dans la police ? C'est bien le dernier endroit où je ferais application. D'ailleurs, quand je veux, je peux faire en une semaine ce qu'une fille de la police gagne en un an.

Larry la scruta à nouveau des pieds à la tête.

– C'est très regrettable, murmura-t-il.

– Quoi donc ?

– Oh rien, je me comprends. Bon, tu vas ouvrir le coffre arrière.

– Vous ne changez pas d'idée ?

Il lui tendit les clefs.

– Fais ce que je t'ai dit.

Du coffre, il sortit deux vieilles guenilles. Il s'en il servit pour attacher solidement les poignets de Candy puis, lorsqu'elle fut assise dans la voiture, il lui ligota les jambes, un peu plus bas que les genoux. Mais Candy sentit la main fureteuse du tueur se glisser sous sa jupe et frôler ses cuisses.

Elle ne se faisait pas d'illusions. Larry allait la violer, puis il la tuerait avant de se rendre à son rendez-vous. Jamais la jolie blonde n'avait autant senti que sa dernière heure allait bientôt sonner.

Le spécialiste était parti. Il ne pouvait se prononcer définitivement avant de prendre un électrocardiogramme, mais il était presque certain qu'Yves Linard avait fait un infarctus.

– Il est préférable de le conduire à l'hôpital le plus rapproché pour qu'on procède aux examens habituels. Pour l'instant, tout danger semble écarté, mais il ne doit pas chercher à se lever, à marcher et autant que possible, évitez-lui les émotions.

– Pour ça, fit le Manchot, je ne peux rien vous garantir.

Quand le médecin fut parti, le détective demanda à Cécile Linard de continuer son récit.

– Je ne savais trop que faire. Je ne pouvais pas parler de cet étrange appel à mon mari. Alors, il ne me restait qu'un homme, monsieur Bigras. Je lui ai téléphoné et lui ai parlé de cet appel. Il m'a demandé si j'avais une amie sur qui je pouvais compter, qui était prête à me rendre service... J'ai pensé à Yvette Aubry..., nous nous voyons

régulièrement...

Elle s'arrêta de parler, étreinte par l'émotion.

– Allons, madame Linard, prenez sur vous, tout ce qui est arrivé n'est pas votre faute, vous ne pouviez pas savoir, fit le Manchot.

Cécile reprit enfin :

– Le lendemain, à dix heures, Yvette et moi, nous nous présentions au bureau de monsieur Bigras. Je suis montée dans ma voiture avec Yvette ; monsieur Girard et son patron, monsieur Bigras nous ont suivies dans un autre véhicule. Nous nous sommes dirigés vers le motel, mais nous nous sommes stationnés au garage, de l'autre côté de la rue. Yvette a pris ma voiture et à l'heure dite, elle s'est rendue au motel. De longues minutes se sont écoulées, puis nous avons vu un homme sortir rapidement et s'enfuir à travers champs. Alors, nous sommes allés au motel, monsieur Bigras, monsieur Girard et moi. Michel demanda :

– Comment avez-vous fait pour y entrer ? Ce fut Bigras qui répondit avec un sourire de

connaisseur.

– Je ne suis pas un enfant d'école, le jeune. La veille au soir, je me suis rendu au motel et j'ai pu prendre une empreinte de la clef. Faut-il que je t'explique comment j'ai procédé ?

– Non, inutile, je m'en doute. On distrait l'employé de la réception durant quelques secondes et le tour est joué.

Cécile Linard voulait continuer son récit, mais elle en était incapable. Elle murmura simplement...

– J'ai vu Yvette, sur le lit..., c'était terrible...

Bigras, maintenant le seul à pouvoir poursuivre la narration des événements, demanda au Manchot s'il pouvait prendre la parole.

– Oui, on vous écoute !

« Deux Faces » se sentit important.

– Dans de telles circonstances, moi, je ne perds jamais mon sang-froid. J'avais compris qu'il y avait eu erreur sur la personne, que l'assassin ne connaissait pas sa victime et qu'il s'était trompé. Alors, aidé de Girard, nous avons

transporté le cadavre dans la voiture de madame Linard. Nous avons fait rapidement disparaître toutes les traces du crime. Madame Linard est revenue au garage avec moi et elle est montée dans ma voiture. Pendant ce temps, Girard s'éloignait en transportant le cadavre. En réfléchissant, j'ai compris que vous étiez le seul, vous Manchot, à pouvoir débrouiller ce mystère et découvrir la vérité. Votre client, Yves Linard, celui qui avait rendez-vous avec vous à l'heure même du crime, serait sans doute accusé de meurtre. Puis, vous savez le reste. Je vous ai téléphoné, je vous ai obligé à prendre livraison du corps d'Yvette Aubry. J'avais vu juste, vous m'avez grandement aidé. Grâce à vous, mon nom ne sera jamais mêlé à cette histoire.

– C'est ce que vous croyez, Bigras ? Au lieu de prévenir la police, vous faites disparaître un cadavre. Vous trahissez une cliente en faisant chanter son mari. Sans votre intervention, Linard n'aurait probablement jamais eu l'idée de tuer sa femme.

– Son plan était bien préparé, dit Bigras. Il n'a

pas eu besoin de mon aide. Il avait retenu le motel au nom d'Alain Verreault. C'est l'amant de madame Linard qui aurait été accusé de meurtre.

Mais le Manchot conclut :

– Cet amant, Linard ne le connaissait pas. C'est vous qui le lui avez nommé.

– Mais est-ce que je savais qu'il allait commettre un meurtre ?

– Vous vous expliquerez avec les policiers, Bigras, et vous aussi, Girard.

La décision du Manchot était prise, il allait prévenir immédiatement les autorités.

Michel émit son opinion :

– À mon avis, dit-il à son patron, Linard ne pourra jamais être condamné pour meurtre.

– Comment ça ?

– C'est un malade mental. Ce type est tellement orgueilleux, il se croit tellement irrésistible que d'être repoussé par sa propre femme l'a rendu fou. C'est alors qu'il a décidé de se venger. Si vous l'aviez entendu parler, tantôt,

vous seriez du même avis que moi.

Lorsque le Manchot eut demandé l'aide des policiers, le jeune Lalande déclara :

– Je serai là pour confirmer tous vos dires, monsieur Dumont. J'ai entendu la confession de Bigras, le récit de madame Linard... On peut vous reprocher d'avoir caché un cadavre, mais si vous aviez refusé d'intervenir, jamais Linard n'aurait été démasqué.

Michel jeta un coup d'œil à sa montre.

– Presque dix heures ! Mais qu'est-ce qu'il fait ce Larry ? Pourquoi ne téléphone-t-il pas ?

– Il a laissé un certain laps de temps à Linard, fit Lalande. Je crois qu'il patientera jusqu'au dernier instant, c'est-à-dire jusqu'à minuit.

– D'ailleurs, fit le Manchot d'un air sombre, je redoute cet appel.

– Pourquoi ?

– J'ai l'impression qu'il le logera lorsqu'il se sera définitivement débarrassé de Candy.

Et, à cet instant précis, le téléphone sonna.

Michel et le Manchot se regardèrent. Aucun d'eux ne fit un geste pour décrocher le récepteur. Ils avaient peur de l'horrible vérité.

*

Larry arracha la guenille qui entourait les jambes de Candy.

– Passe devant et monte rapidement.

Il la suivait de près, de façon à ce que personne ne puisse voir le linge retenant les poignets de sa prisonnière.

Bientôt, la jolie blonde entra dans la chambre du tueur à gages.

– Tu vois, ma belle, tout s'est bien passé et nous avons de longues heures devant nous.

– Je vous en prie, délivrez-moi.

– Oh non, mais si tu me promets de ne pas crier, je ne te mettrai pas de bâillon !

Et brusquement, il attira Candy dans ses bras. Elle se débattit. Il voulut l'embrasser, mais elle

détourna la tête.

– Ah, tu veux me résister ? Je déteste ça !

Il la frappa en plein visage, de toutes ses forces et, étourdie, Candy tomba sur le lit. La brute se jeta sur elle, glissa sa main dans l'encolure de sa robe et tira de toutes ses forces. Il y eut un craquement, la robe se fendit du haut jusqu'à la ceinture et la poitrine nue de Candy s'offrit au regard de Larry.

– Superbe !

Il arracha littéralement son veston, puis sa chemise, jeta sur le bureau son revolver et un couteau à cran d'arrêt.

Il s'élança sur Candy, la caressant de ses mains de brute, cherchant à l'embrasser. La collaboratrice du Manchot essayait de se défendre de son mieux, mais comme elle avait les mains ligotées, elle était une proie facile.

Si elle avait cherché à crier, Larry l'aurait immédiatement tuée.

La tenant d'une main à la gorge, il immobilisa la tête de Candy pour ensuite l'embrasser à pleine

bouche.

Soudain, à sa grande surprise, Larry se rendit compte que Candy se débattait beaucoup moins. Au contraire, elle ne cherchait plus à éloigner sa bouche de celle du criminel. Il l'entendit gémir et il se dégagea.

– Larry ! Je vous en prie, ne me faites pas de mal, murmura l'aguichante blonde.

Le tueur ne comprenait plus. Cette fois, ce fut Candy qui souleva la tête pour pouvoir embrasser son agresseur. Les caresses de l'homme se firent plus douces et le corps de Candy frissonna.

– Oh, Larry, murmura-t-elle.

Le tueur à gages ricana :

– Les femmes ne me résistent jamais bien longtemps.

– Tu me plais, fit Candy.

– Ne crois pas que tu vas t'en tirer comme ça, je ne suis pas né d'hier, tu sais.

Il arracha ce qui restait de robe à Candy. Maintenant, elle était complètement nue et à la

merci de cet homme qui semblait avoir complètement perdu la raison.

Il voulut s'élaner sur la fille, l'écraser de tout son poids. Candy attendit à la toute dernière seconde, puis elle fit un mouvement rapide du corps tout en levant le genou droit. Elle frappa de toutes ses forces dans les parties génitales de Larry.

Le tueur poussa un hurlement et tomba tout près de Candy. Il se tordait de douleur.

– Ma maudite ! Mon écœurante ! Tu vas payer !

Il cherchait à reprendre son souffle. Candy, pendant ce temps, avait réussi à se mettre sur pied. Cependant, le coup qu'elle avait donné à Larry ne l'avait mis hors de combat que pour quelques secondes.

Il réussit à son tour à se remettre sur pied. Il titubait légèrement, grimaçait, mais il avança en direction de la blonde.

Elle crut qu'il allait la frapper à la figure et elle leva ses deux mains liées à la hauteur de son

visage. Mais le poing de Larry s'abattit juste sous les seins de Candy lui coupant complètement le souffle.

Elle tomba à genoux et sans aucune pitié, le tueur la frappa à la tête avec son pied.

Candy s'étendit de tout son long, sa tête heurta la table de chevet qui se trouvait près du lit. La table se renversa. Larry, en poussant un cri de triomphe, fit un autre pas en direction de Candy.

Les murs, le plafond, tout tournait dans la tête de Candy. Larry allait la tuer, sans aucune pitié. Soudain, elle sentit quelque chose de froid, près de ses deux mains attachées. C'était le couteau à cran d'arrêt qui avait glissé de la table.

Candy s'en saisit, le tenant solidement entre ses deux mains, elle appuya sur le bouton et la dangereuse lame sortit du manche au moment même où Larry, comme une bête, se jetait sur elle. Étouffée par le poids de l'homme, Candy perdit connaissance.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, Candy sentit un liquide chaud qui coulait sur son corps. Elle voulut se redresser, mais Larry était sur elle.

Et c'est alors qu'elle comprit que ce liquide visqueux, c'était du sang ! Il glissait le long de son ventre et se répandait sur le vieux tapis de la chambre.

Rassemblant ce qui lui restait de force, elle réussit à repousser le corps de l'homme. Larry roula près d'elle et c'est alors qu'elle constata que le tueur était tombé sur la lame. Candy, instinctivement, avait tenu le couteau très solidement et la lame s'était enfoncée jusqu'à la garde dans le corps de Larry.

Tout étourdie, elle se leva. Il y avait un lavabo dans la chambre. Se servant d'une serviette, elle se mouilla la figure, recouvrant petit à petit ses esprits. Elle s'essuya ensuite le corps, enlevant le sang qui commençait à sécher.

Elle se pencha sur Larry. Le tueur à gages avait cessé de vivre.

Candy ramassa sa robe déchirée, cacha sa nudité le plus possible et sortit de la pièce. Là, au fond du corridor, il y avait une boîte téléphonique. Elle revint dans la chambre, fouilla dans son sac qui se trouvait près du lit et prit de la monnaie.

– Je vais appeler l'Agence. Le service téléphonique pourra probablement rejoindre Robert. Sinon, c'est la police qui interviendra.

Et quelle ne fut pas sa surprise quand, à la suite de quatre sonneries, le récepteur se décrocha.

– Agence de détectives privés Robert Dumont
« Le Manchot ».

Elle venait de reconnaître la voix de Michel Beulac. Candy, nerveusement, éclata de rire. Elle était incapable de parler.

*

Il était tout près de deux heures du matin lorsque Michel et Candy sortirent du poste de

police. Le grand Beulac s'était rendu à l'appartement de Larry. Il avait apporté avec lui les vêtements de rechange que Candy gardait toujours au bureau.

Les policiers obligèrent, les deux détectives à se rendre au poste où Candy fut longuement interrogée.

– Et ce n'est pas fini. Je devrai passer en cour et répondre à une accusation d'homicide involontaire.

– Bah, ce n'est qu'une formalité, ma grosse. Ensuite, il nous faudra oublier tout ce cauchemar !

– Pour toi, c'est facile à dire, mais moi, j'ai bien cru que j'allais y passer.

Michel s'efforçait de faire des blagues pour rassurer son amie.

– Je te conduis chez toi. Tu récupéreras ta voiture, demain seulement. Pour le moment, tu as surtout besoin de repos. Il faut que tu sois en forme, ma belle, car bientôt, tu vas assister à un mariage.

Candy sursauta :

– Ne me dis pas que tu vas épouser Yamata ?

– Mais non, je ne suis pas prêt à me mettre la corde au cou. Mais, le patron, c'est différent. Je te jure que, cette fois, il est bel et bien en amour.

Quelques semaines plus tôt, le Manchot avait fait la connaissance d'une jeune veuve très riche. Et Robert Dumont, qui avait juré de ne plus jamais se laisser prendre par l'amour, avait été attiré par le charme de la jolie Josée Riendeau.

Cependant, tous les deux, d'un commun accord, s'étaient jurés de garder leur liberté entière.

– Je viens à peine de perdre mon mari. J'ai besoin de sentir une présence masculine près de moi, c'est vrai, mais je ne veux pas m'attacher pour la vie... pas tout de suite.

Quant au Manchot, après de pénibles aventures amoureuses, il en était venu à la conclusion que son métier de détective privé ne lui permettait pas de songer au mariage.

« Une femme ne sera jamais heureuse avec

moi. Je vis dans le danger perpétuellement. »

Et en songeant à Nicole, cette fille qu'il avait tant aimée, il se disait :

« Je mets également en jeu la vie de tous ceux qui me touchent de près ou de loin. Non, il me faut rester libre. Pour moi, l'amour, c'est bien fini. »

Le Manchot aurait pourtant dû savoir qu'il ne faut pas employer le mot « jamais ».

– Il y a une semaine, fit Candy, j'aurais été de ton avis, Michel. Mais j'ai eu une longue conversation avec Josée Riendeau.

Michel ne put s'empêcher de s'écrier :

– Ne me dis pas, qu'une fois de plus, tu vas tenter de jouer à la « Janette Bertrand » ?

– Elle a demandé à me voir. Je l'ai conseillée de mon mieux. Non, Michel, il n'y aura jamais de mariage entre Robert et Josée. Plus que ça, l'idylle est terminée... et c'est Robert qui, sans s'en rendre compte, ouvrira les yeux de Josée !

Que veut donc dire Candy ? Que sait-elle à propos des amours de Robert Dumont, le détective manchot ?

Cet ouvrage est le 426^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.